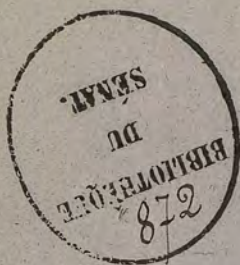


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ



THE
REVOLUTIONNAIRE



LIBERTY, EQUALITY,
FRATERNITY

LES
FOUX DE SÉVILLE,
COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

SUR LA

RÉVOLUTION BELGIQUE,

Par M. PAUL DE MONTREUIL.

Ciel ! à quels plats Tyrants as-tu livré le monde ?



AUX PAYS-BAS,

Avec Approbation du Souverain Congrès,

1790.

LES

FOUX LE SEVIER

COMEDIE

EN CING ACTES

ACT I

REVOLUTION BELGICQUE

PAR M. PIERRE MONTMARTIN

CHATELAIN



AUX PAYS-BAS

chez M. de la Haye

1792

A SON EXCELLENCE
MONSEIGNEUR

CLAUDE-HENRI-NICOLAS VANDER NOOT;
Avocat, Ministre, Général, Patron, Prévôt,
Géolier, et Exécuteur en Chef de la très-pieuse
République des États Belgiques,

MONSEIGNEUR,

*J'*AVOIS assez lu de Dédicâces pour être jamais dégoûté d'en faire. C'est ordinairement une telle exagération de mérite et de louanges que la fadeur et le mensonge se montrent toujours, n'importent l'adresse et le talent à les employer, mais votre bonheur est de vaincre toutes les résistances, et d'entraîner l'esprit le plus discret dans le torrent de vos prodiges. Qui peut vous voir, suivre toutes vos actions, sans penser un peu à réfléchir les rayons de votre gloire? Récemment votre célébrité impromptue semble contagieuse, et l'on n'est plus le même homme si l'on a été à portée de vous observer et de vous entendre. Je cède donc à votre prodigieuse étoile, et je vous décerne mon hommage littéraire. C'est une attention qui manquoit encore à tous les honneurs que l'on vous a rendus: faites-en la remarque, s'il vous plaît, MONSEIGNEUR, et châtiez rigoureusement Vander H... Des Boy... et le tas de mauvais Écrivains qui vous adulent.

ces Grimauds osent manger le pain de la République sans penser à clouer solennellement votre nom et vos titres à la tête d'une Préface. Votre destinée comporteroit-elle la singularité d'être Dictateur-Ministre d'un grand État sans recevoir l'immortalité d'une plume famélique ? D'un seul geste développeriez-vous tant de puissance, feriez-vous ruiner ou massacrer des milliers d'hommes sans avoir de la Renommée la moindre fanfare ? Où sont vos Chenapans Excellence ? Faites empoigner la Bégueule, et qu'elle pourrisse peu-à-peu dans les cachots de la Porte de Halle.

Mais chut, MONSEIGNEUR : on me met sous les yeux un Almanach, une Pendule exacte, et les Bulletins de votre Armée : je calcule les probabilités, le temps, et je ne perds pas un seul instant pour que ma Dédicace vous trouve encore sur le Trône. Eh ! qui fait que la minute de s'occuper de vos Grandeurs touche à la vérité qui les anéantit ? Quand tous les Bienheureux de la Jérusalem Brabançonne vous sancifient, resteroit-il rien d'humain dans la prédestination du chaste, du sobre, du Modeste, du sçavant et du pieux VANDER NOOT ? Je ne le pense pas, MONSEIGNEUR, et sans me fatiguer à trouver le sens des vicissitudes de ce monde, j'applaudis les spirituels Anversoïis qui vous peignent déjà le visage entouré d'une sainte auréole. C'est bien à coup sûr que vous effleurez la Légende, si vous ne vous mettez pas en tête de surpasser le Père Éternel, car vous avez déjà débusqué le petit Jesus des bras de sa Mère ; il n'y a pas une bonne Vierge dans toute la Belgique qui ne soit en attitude de porter votre mine ridée et d'y sourire. Laissez-vous modestement aller MONSEIGNEUR à une fortune aussi inouïe, et si vous devez l'achever par une chute éclatante, comme le disent de mauvais plaisans, soyez plutôt culbuté du Ciel que du plus haut rang de la terre. Après avoir indigné les Dèités, et brouillé les

mortels, il seroit encore admirable de vous voir aux prises avec Lucifer, vous auriez là un combat digne de votre courage et peut-être un Royaume assorti à votre caractère : Madame Pinau réchaufferoit son vieil amour dans les Étuves Royales, et vos gras Ligueurs mitonneroient dans leur jus avec autant de précaution que de décence, s'il n'étoit pas plus voluptueux de les faire jouir de l'Enfer au bain marie.

Ainsi soit-il, MONSEIGNEUR. Si jamais j'enfile le mauvais chemin de l'Éternité, ressouvenez-vous des Foux de Séville, et faites quelque chose pour moi. Cette prière, j'en conviens, me fait ressembler à la bonne femme, qui, devant l'Autel de Saint Michel, mettoit un cierge au Diable ; mais que faire ! je ne suis qu'un homme ordinaire, je mêle toujours malgré moi un peu de foiblesse aux actes qui supposent le plus de force et d'élévation. Compatissez, MONSEIGNEUR, au contraste de mes qualités et de mes défauts, et permettez qu'entre le ziste et le zeste de mon bon et de mon mauvais, je sois de Votre Excellence,

L'IMPURTURBABLE ADMIRATEUR,

UN MOT DE PRÉFACE.

J'AI vu la Révolution Belgique, et rien ne m'a échappé de ses détails particuliers et de ses effets généraux. Une si longue continuité de folies m'avoit bien donné l'envie de les mettre sur la scène, à la réflexion le genre de la Pièce devenoit embarrassant. L'emploi ostensible et perpétuel de tout ce que la Religion contient de respectable avec les bassesses et les infamies d'un Tripot imbécile et ambitieux, donnoit à tous les événemens un aspect de fanatisme, de libertinage, ou de cupidité, qu'il n'étoit pas facile d'assujettir aux règles. J'avois lieu de me jeter dans le Drame le plus sombre, d'effrayer par d'affreuses vérités, de ne faire qu'un tissu d'horreurs dont le moins délicat spectateur auroit été révolté. Je pouvois également tomber dans la dernière crapule, dans l'insipidité d'une bêtise continuelle, habiller de véritables *Crocheteurs* en Rois et Reines de Carnaval, et faire une Pièce pour les Marionnettes. J'ai méprisé de faire des magots ou des cannibales. Au risque d'atténuer un peu la vérité, j'ai osé l'embellir, tracer des Portraits supportables à tous les yeux, satisfaisant au goût des autres comme au mien, sans néanmoins m'éloigner du caractère et de la physiono-

mie propres à chaque objet. C'a été souvent des *hideurs* que j'ai tourné en *charges* expressives, quand le naturel du masque présentait à l'esprit des souvenirs chagrins et pénibles, et mon canevas gai, amusant dans son ensemble, est devenu exactement le fond des fatalités qui ont couvert de sang et de larmes les malheureux Pays-Bas.

Tout le monde sentira le besoin que j'avois d'un cadre heureux, où, sans déroger à la vraisemblance, je pusse renfermer à la fois des *insensés* et des *raisonneurs*. L'incohérence, le contraste, l'insanité des actions et des idées de mes *originaux* ne pouvoient pas s'enchaîner d'un intérêt suivi, autrement je manquerois le véritable effet de mon tableau. J'ai trouvé l'Hôpital des *Petites-Maisons*, et cette trouvaille m'a semblé ingénieuse, en ce qu'elle présente mes *Grands Hommes* Belges dans un état de fièvre et de délire qui lie leurs extravagances, ou du moins qui les permet. La Famille *Nunès* (on le sentira bien) est donc une intrigue nécessaire, puisque le dénouement d'une Comédie est toujours un mariage: mais j'ai tellement disposé celle-ci, qu'elle sépare judicieusement mes tableaux, et qu'elle soulage l'esprit et le plaisir lorsqu'au Spectacle rien ne doit être forcé; là, une trop grande joie pour être prolongée devenant une fatigue.

J'ai mis la Scène en Espagne, et je me suis gardé de titrer ma Pièce du nom sinistre de *Révolution*: à des hommes haïssables j'ai donné un Costume décent et assorti: la transposition de lieu et le *décoré* étoient absolument de rigueur, afin de ne point mettre de Moines

dans une Comédie, ce qui auroit été nouveau, singulier, et insupportable : je leur ai substitué des *Basiles*, des *Inquisiteurs* avec lesquels on est depuis long-temps familier, et du reste ma discrétion s'est appliquée à suppléer des méchancetés trop fortes par la forme et le masque au Théâtre qui les supposent. Aussi que l'on jette les yeux d'avance sur la liste de mes Interlocuteurs, on saura par les seuls noms de baptême quelles personnes comportent mon Ouvrage.

Tous mes Belges déguisés conservent la gaieté et parlent le langage de la bonne Comédie. A ce sujet regretterois-je des propos licencieux capables d'achever totalement mes portraits, si je n'avois le dessein de représenter *Vander Noot* autrement qu'au cabaret et en goguettes avec *Madame Pinau*. Néanmoins j'emploie assez d'allusions, d'équivoques et d'images pour le rendre tel qu'il est, et mériter des louanges de tous les témoins de sa *Dictature*. A propos de ses co-associés l'on trouvera pour une Pièce épisodique que j'ai parfaitement adapté l'esprit, les habitudes et l'apparence qui leur sont personnelles : *Van Eupen*, moyennant son nom et sa *jaquette*, est régulièrement tracé, en servant d'opposition à mon *Bachelier* et à sa vieille *Dona* qui composent le groupe le plus *suave* de tout l'Ouvrage.

Je souhaite que les Foûx de Séville fassent autant de plaisir chez les Étrangers qu'ils en ont fait dans le Brabant et la Flandre. Alors la certitude d'avoir plû un instant au Public éclairé par une facétie, m'engagera à l'intéresser plus honorablement par l'Histoire que j'écris de la Révolution Belgique : c'est-à-dire, que par

un travail sérieux et philosophique je me rendrai plus digne de son approbation , de son estime , et que j'userai mes crayons à immortaliser les *Pères conscripts* qui avoient droit de paroître dans tout autre Ouvrage que le plan retréci d'une Comédie. Tenez-vous bien Messieurs..... J'ai beaucoup vu , j'ai tout retenu , je pourrai en bien dire.



PERSONNAGES.

DON CLAUDE, (*le Bachelier*) Vander Noot.
 DON BASILE, *Clerc* Van Eupen.
 DONA NAUPI, *Maîtresse de Don Claude*, . . . Madame Pinau.
 BENOIT, { *attachés à la* }
 GODEFROID, { *sancta* } *Abbés réguliers de* { *St. Bernard,*
 BRUNO, { *Hermantade,* } { *Tonguerloo,*
 HOVA, { *Excellences ou* } *le Baron d'Hove.*
 LIMINGHO, { *Chevaliers,* } *le Comte de Liminghue,*
 DURAZO, { } *le Comte de Duras.*
 FRANCO, *Capitaine des Archers,* } *Franquen, Capitaine des*
 } *Volontaires de Bruxelles.*
 DU PEUPLE, *avec des Manteaux rouges,* } *les Mindecks des*
 } *Nations ou Tiers-État.*

Personnages d'intrigue. { THOMAZO NUNÈS, *Concierge de l'Hôpital des Foux.*
 { PÉTRONILLE, *Nièce de Thomazo & d'Isidore.*
 { ISIDORE NUNÈS, *Habitant du Mexique, &*
 { *Frère de Thomazo.*
 { MALAGA, *Valet de confiance d'Isidore, & ancien*
 { *Amant de Pétronille.*
 PEDRO, { *premier Garçon,* } *servant dans l'Hôpital,*
 { *second Garçon,* }
 DES FOUX.
 DES GARDES.
 UN INCONNU.

La Scène se passe à Séville, Ville d'Espagne dans l'Andalousie.



LES
FOUX DE SÉVILLE,
COMÉDIE.

Le Théâtre représente une Place publique. Dans le fond est l'Hôpital avec cette Inscription en gros caractères, HÔPITAL DES INSENSÉS. Un banc doit se trouver sur un des côtés de la Scène.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE,

MALAGA.

Tout chemin mène à Rome, dit le proverbe : mais en vérité pour cette fois il a menti. J'en ai enfilé plus de vingt, avant de trouver cette maudite Porte. Heureusement la voilà, et un banc pour respirer. *Il s'assied.* Ouf,

Je crève de chaleur, quoiqu'il soit bon matin. Aussi je sers avec un zèle qui me vaudra de l'honneur dans une partie du monde où on le connoît. A présent que j'ai des piastres fortes, que je puis me vanter d'avoir vu prospérer mon industrie à Manille et au Mexique, l'intérêt sera au-dessous de moi : je resterai amicalement auprès de Don Isidore, et ma reconnaissance s'acquittera des bons offices que j'en ai reçus. Ainsi soit - il : car l'homme le plus sage se défie toujours de ce qu'il propose le mieux. (*Un inconnu paroît enveloppé d'un manteau et semble roder sous les fenêtres de l'Hôpital.*)

Quel est ce rodeur si bien empaqueté dans son manteau ? Il regarde cette fenêtre ? Ça sent l'aventure : il est de bien bonne heure : les amoureux ne dorment pas, sur-tout si la jalousie s'en mêle. Oui, oui, lorgne-moi, j'ai mes affaires aussi : de plus, la rue est pour tout le monde : si tu l'exiges, vois ma Lettre, et va te promener. Cependant j'ai eu mon tour, dois-je m'en souvenir. Certaine Pétronille de Ségovie pouvoit me faire loger (*il lit l'inscription de la Lettre*) avec Thomazo Nunès, Concierge de l'Hôpital des Foux ; et ce Frère de mon Patron, avec les douches et le bâton auroit rempli ma vie des plus tristes aventures. Il n'en a rien été. Mon Père seulement à force d'étrivières m'inculqua le memento de la paresse, que j'avois acquise à n'aimer que les soupirs, et la faim me mit en croupe du hasard pour m'emporter en Amérique. Qu'est-tu devenue gentile Bachelette ? Hélas, ce que deviennent les femmes : pleurant l'abandon d'un œil, et cherchant de l'autre à le réparer. (*L'inconnu reparoît.*) Encore mon homme ? Je le gêne. Imagine-t-il que je reviens du bout du monde pour le contrarier ? (*Malaga rit.*) Ah, ah, ah, je voudrois

en rire avec lui, si je ne sçavois que l'impromptu est enrageant. Il s'éloigne... Je ne le vois plus, tant mieux. (*Malaga se lève.*) A-présent examinons cette façade, et voyons si quelque sentinelle veille pour l'amour. (*Il va écouter à la porte de l'Hôpital.*) On n'entend rien : pas le plus petit bruit. En fin Matois au fait des guerres de Grenade, usons de la consigne imperturbable dans toutes les Espagnes. (*Il prend sa Guitare.*) J'ai encore ma rapière et mes vieux airs, peut-être dans mon stragème entonnerai-je juste. (*Il prélude un peu, et une petite Lettre tombe à travers une jalousie fermée.*) Que vois-je ? (*à mi-voix.*) Vivat Malaga. Tu vas partager un bonheur étranger, et le Ciel sçait ce qui en arrivera. Une Lettre... poussée par une main furtive, retournée tout de suite au besoin d'un sommeil paisible... C'est charmant. Regagnons notre banc et lisons.

Il lit.

Je ne pourrai vous voir aujourd'hui Silvio. Le chagrin que j'en ai me fait pressentir qu'il arrivera dans nos amours quelque chose d'extraordinaire. Ne paraissez point sous ma fenêtre de toute la journée ; cependant impatientez-vous comme moi d'être à demain matin.

PÉTRONILLE.

Diable ! Voilà un esprit tourné à l'orage, Monsieur Sylvio ne voguez qu'à petites voiles, sans quoi vous faites capot. Eh bien, je m'applaudis d'avoir dérobé l'avertissement : il est propre à tourmenter l'esprit par la plus infernale tablature. (*Il regarde la Lettre.*) Pétronille ! vous avez aussi une Pétronille, qui, sans doute, par excès d'ardeur est mise à la fraîche aux Petites-Maisons. Quel sens donner à cet écrit, quel usage en faire... (*Il regarde l'écriture.*) Dieu me pardonne, je crois

en connoître les caractères. Ils sont semblables...
Exactement les mêmes. ... Ferois-je à mon tour une
rencontre fâcheuse? Quelle idée!... Tout est bizarre
dans la vie. J'ai trouvé des amis d'école par-delà les
mers, je pourrais bien rencontrer ma véritable Pétronille
à Séville. (*Il se lève.*) Eclaircissons le fait. Frappons
à cette porte: d'abord la Lettre de mon maître doit me
l'ouvrir. (*Il hésite.*) Eh bien, n'ai-je pas aussi un pres-
sentiment? Ne tremblai-je pas sans sçavoir pourquoi?
Courage, mon Ami, ne prends point la fièvre; une
fois passé le guichet, on te croiroit malade, tu ne
sortirois plus.

Il frappe.

SCÈNE II.

MALAGA, PÉTRONILLE ET THOMAZO.

PÉTRONILLE *sans être vue.*

QUI frappe?

MALAGA *en reculant.*

Je suis perdu, c'est sa voix.

PÉTRONILLE.

Qui frappe?

MALAGA.

Le souffle me manque; je ne peux répondre: c'est elle;

PÉTRONILLE.

Qui frappe?

MALAGA.

Combien je suis bête! allons... (*à haute voix.*) Belle

Pétronille ? J'apporte une Lettre à Thomazo Nunés.
(*Après un peu de silence.*) Elle ne répond plus.

THOMAZO *sans être vu.*

Pétronille ? Pétronille êtes-vous levée ? Voyez qui est
à la porte.

PÉTRONILLE.

Un polisson qui s'amuse, je crois.

THOMAZO.

Encore, ouvrez votre fenêtre, assurez - vous de la
chose : le reste sera mon affaire.

MALAGA.

Ta voix masculine embarasse la mienne. Foin de ma
surprise imbécile ! Si j'avois répondu Pétronille seroit là ?

PÉTRONILLE *ouvrant la jalousie.*

Pourquoi tant de bruit Monsieur ? Que voulez-vous ?

MALAGA.

Rendre mon cœur à la merveille des deux Castilles ;
à ma première Amante , à ma plus chère. . . .

PÉTRONILLE *faisant un cri et refermant la fenêtre brusquement.*

Ah ! c'est toi perfide. . . .

THOMAZO.

Pourquoi ce cri, ma Nièce ? A-t-on contre vous de
mauvais desseins ?

MALAGA *à mi-voix.*

Pétronille, Pétronille ? En voilà bien d'une autre, elle
me fuit.

THOMAZO *à la fenêtre.*

Qui est donc là-bas à faire la lime sourde et peur aux
gens ?

MALAGA en ôtant son chapeau.

Ne seriez-vous pas Don Thomazo Nunès ? *Concierger.*

THOMAZO.

Et cætera, lui-même : que peut-il pour votre service ?

MALAGA.

Recevoir cette Lettre pour son plaisir seulement.

THOMAZO.

De quelle part ?

MALAGA.

D'Isidore Nunès : *Embarcador, Corregidor...*

THOMAZO.

Et cætera.

MALAGA.

Non pas s'il vous plaît. *Habitant de Mexico*, Propriétaire de cent mille Portugaises, et mon Maître par-dessus tout.

THOMAZO.

Un si bel avoir vaut bien qu'on l'annonce : mais mon ami vous sentez l'air de ce quartier, et l'instinct vous y ramène. Mon frère Isidore est parti gueux comme un rat pour l'Amérique, où sans doute il est mort, et votre Maître, si vous en avez un, ne s'y prend pas de la bonne manière pour vous loger.

MALAGA.

Monsieur.

THOMAZO brusquement.

Monsieur vous-même : hors d'ici, sans quoi je vous fais étriller. (*Il referme la fenêtre avec force.*)

MALAGA.

Voilà un chien de début ! mon intention est loin d'où elle vouloit aller ? Avec un peu d'humeur remettons-nous. (*En haussant la voix.*) Monsieur Nunès, voulez-vous recevoir ma Lettre ?

THOMAZO *sortant de chez lui un bâton à la main.*

Je le veux bien insensé.

MALAGA.

Insensé ! Regardez - moi, ai - je l'œil hagard, l'air évaporé ? Par habitude prenez - vous le premier venu pour un fou ?

THOMAZO.

Non : je m'y connois. Recevons votre dépêche puis : qu'il le faut , et voyons ce qu'elle renferme. (*Pendant qu'il commence à lire Pétronille reparoit à la fenêtre, Malaga lui fait des signes, Thomazo les aperçoit.*) Hon , hon , des gestes d'intelligence de ce côté ? Pétronille les a vu. . . . (*Il jette la Lettre au nez de Malaga.*) Au diable, au diable, l'homme de bon sens. Votre prétendu Maître Isidore n'est sans doute qu'un dénicheur de merles : j'y mettrai ordre , et plus fin que moi ne sera. . . .

Il rentre et ferme sa porte.

MALAGA.

Qu'un butor. Peste soit de l'animal. Voilà un Frère bien maussade, pour mon cher Nunès de Mexico. Après tout, qu'aller rapporter de ma commission ? Une vraie folie. J'arrive à Séville pendant la nuit, au jour je cours les rues , je trouve l'Hôpital, un Aventurier, une Maîtresse, je mêle l'événement avec mes affaires, je perds la tête au moment de la plus belle reconnois-

lancé, et j'ai la fenêtre et la porte sur le nez ! Ah !
 pends-toi Malaga : voici le plus brusque de tous tes
 revers. Cependant Pétronille a reparue, la réflexion a
 fait taire la rancune, j'espère bien de ce mouvement.
 Chez les personnes du sexe un mélange de curiosité et
 de bonté rend peu-à-peu le cœur vulnérable. Encore
 un instant sur ce maudit siège, et je vole à l'Hôtel.

SCÈNE III.

ISIDORE NUNÈS ET MALAGA.

ISIDORE.

ON voit bien que tu n'as pas de Parens à Séville ;
 que tu ne sens point le desir de les retrouver après une
 longue absence. Deux mortelles heures se sont écou-
 lées depuis que je t'ai donné ma Lettre : je m'impatiente
 et j'accours.

MALAGA.

Mon cher Maître vous connoissiez Séville : d'une
 enjambée vous avez pu vous rendre à ce maudit Hôpital,
 moi j'ai sué sang et eau pour le trouver. Pourtant je
 suis arrivé, j'ai remis votre Lettre, et la voilà.

ISIDORE.

Par terre ! On l'a mal reçue ?

MALAGA.

Pas tout à fait, mais la lecture et la réponse ont été
 brèves.

Il ramasse la Lettre.

ISIDORE.

ISIDORE.

Tu m'as nommé ? Isidore Nunès , Habitant de Mexico.

MALAGA.

Tout cela bien cathégoriquement. Don Thomazo Nunès votre frère ne m'en a pas moins rebuté , et fermé la porte au nez.

ISIDORE.

Si je ne te connoissois , je penserois que tu l'as d'abord offensé.

MALAGA.

Au contraire j'avois la plus humble intention. Mais pour abrégé , Monsieur , vous êtes de la Ville , vous plairait-il de m'enseigner la rivière ?

ISIDORE.

Pourquoi ?

MALAGA.

Pour m'aller jeter dedans. Depuis que je trotte par les rues je suis devenu fou. Certaine Pétronille , de Ségovie comme moi , mes premières amours.

ISIDORE.

Est à Séville peut-être.

MALAGA.

Dans la Maison de Monsieur votre Frère.

ISIDORE.

Ah , je conçois le reste ! A présent le refus de ma Lettre ne me fâche plus. Eh bien ! la rencontre et la

demeure ne me présentent rien de malheureux. Si ta Pétronille est libre. . . .

MALAGA.

Nous pourrons la voir , l'obtenir : mais mon début n'a pas réussi? Je me suis présenté. . . .

ISIDORE.

Comme un revenant ; tu n'as pu qu'effrayer.

MALAGA.

Vous avez raison. Avec cela des torts passés ne devoient pas me peindre en couleur de roses. Certain Andaloux encore , un Monsieur Sylvio , est l'Amant en pied auprès duquel je n'étois qu'une ombre.

ISIDORE.

Que de choses tu as découvertes ! Ton séjour ici commence sérieusement. Néanmoins prends courage , je veux ton bien , la paix de ton cœur , repose-toi sur l'attention que je vas avoir , chez mon frère , de tout ce qui concerne ta maîtresse.

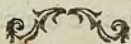
MALAGA.

Grand merci mon généreux Maître.

ISIDORE.

Malgré ton équipée je me présente. Quand nous serons seuls tu reprendras les détails de ce matin.

Il frappe à la porte de l'Hôpital.



SCENE IV.

ISIDORE NUNÈS, THOMAZO NUNÈS
ET MALAGA.

THOMAZO *par la fenêtre.*

ENCORE des Lettres du Mexique ?

ISIDORE.

Non Monsieur : c'est un homme fort empressé de vous voir , et de s'entretenir avec vous.

THOMAZO.

Étant ainsi je vous présente mon salut , et je descends.

ISIDORE *à Thomazo qui sort.*

Vous souvient-il d'Isidore votre frère ?

THOMAZO.

Ma foi s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère. Êtes-vous le Maître faiseur de fagots ? Ce coquin de Valet m'en a donné l'échantillon.

ISIDORE.

Non Thomazo. Le frère que je vous rappelle est devant vous , après vingt ans de séparation , et heureusement de prospérité. . . .

THOMAZO.

Quoi.... oui.... je vous remets , c'est vous. Embrassons-nous mon frère , puisque le ciel vous ramène , soyez le bien arrivé , le mieux fêté de tout mon cœur. Vous vous êtes ressouvenu de moi ?

ISIDORE.

Et de Séville. L'homme sensible tient à ses proches et à ses pénates. Puis, s'il arrivoit que je pusse vous être utile et généreux. . . .

THOMAZO.

La vertu vous anime et vous êtes riche ! cet accord est rare. Recevez sur votre cœur les larmes de mon attendrissement et de mon admiration.

ISIDORE.

Remettez-vous Thomazo. J'ignore ce que l'on fait présentement dans l'Andalousie, mais au bout du monde j'ai toujours écouté mon cœur et mes devoirs. Laissons cela. Quel Office possédez-vous dans un lieu de ce genre ? (*Il lit l'Inscription.*) Hôpital des Insensés,

THOMAZO.

Celui de Concierge - Administrateur. J'en vis assez bien. Du moment que le Duc de Médina me le fit avoir, j'appellai près de moi la fille de notre sœur née à Ségovie d'un mariage mal assorti : je pris à mon service une Duegne et deux Valets, voilà tout mon ménage.

ISIDORE.

Comment s'appelle cette nièce, et qu'est devenu sa mère ?

THOMAZO.

Lorence mourut en couche de Pétronille son enfant unique.

MALAGA à part, de façon à être entendu d'Isidore,

Cela est vrai, je l'ai mille fois entendu dire,

ISIDORE.

Que faites-vous de Pétronille , et quels sont vos desseins ?

THOMAZO.

De la garder des sortes inclinations , et de la marier au premier parti honnête qui se présentera.

ISIDORE.

Vous ne l'aimez pas un peu pour vous ?

(Pendant ces questions Isidore et Malaga font des signes intelligens de trouver Pétronille libre et Thomazo indifférent.)

THOMAZO.

Nullement.

ISIDORE.

C'est assez le foible des oncles.

THOMAZO.

Dites leur folie. Mais si j'avois le malheur d'une conduite aussi extravagante je perdrois ma place.

ISIDORE.

Pourtant on vous dit sévère sur la garde de votre pupille.

THOMAZO.

Je le suis. Avez-vous oublié les ruses des femmes Espagnoles ? Je m'en garde avec succès, Dieu merci. Un tas de Godeluraux viennent souvent ici fredonner leur chaconne, mais je veille, et la musique ne produit jamais rien que de la mélodie.

MALAGA à part.

Exceptez l'accord de Monsieur Sylvio.

THOMAZO.

Pétronille est d'une indifférence qui facilite la manière de la conduire à mon gré. Depuis une malheureuse passion qu'elle fit à quinze ans dans sa Ville natale, je n'ai pu lui en connoître d'autres.

MALAGA *à part.*

Que Sylvio.

ISIDORE.

Paix donc. (*Haut à Thomazo.*) Ces amours de quinze ans eurent-ils de l'éclat ?

THOMAZO.

Assez, sans ce que fut à son déshonneur. Le jeune homme qu'elle aimoit étoit sans talens, sans capacité, du reste assez mauvais sujet. . . .

MALAGA *avec vivacité.*

C'est le calomnier d'en parler ainsi. Je le connoissois, il étoit mon meilleur ami, brave garçon, seulement égaré par un seul défaut ; celui d'aimer cette Pétronille éperduement.

THOMAZO *à Isidore confidemment.*

La condition de cet amoureux sans doute n'étoit pas relevée, ami de votre valet : Isidore ?

ISIDORE *de même.*

N'écoutez pas ce qu'il dit : mon valet est exact dans tout ce que je lui fais faire, mais du reste il a la tête fêlée.

THOMAZO.

Tout de bon ?

ISIDORE.

J'aurai besoin de vous le donner pendant quelque temps, afin que vous cherchiez à le guérir. Mais sans liens, sans châtiment, sans régime pénible.

THOMAZO.

Volontiers: il me passe tant de foux sous les yeux, que j'ai à la fin l'habilité de les ramener à la raison sans violence.

ISIDORE.

A-propos de foux (mon cher Frère) (*cet à-propos fait faire aux deux Frères un salut plaisant*) comment êtes-vous fait à l'habitude de vivre avec de semblables créatures.

THOMAZO.

Assez bien et sans dégoût. Les Insensés de mon Hôpital ne sont jamais furieux, et lorsque la saison semble influencer sur leur état, je les renferme. Croiriez-vous que mon administration m'amuse? Cette Maison-ci est le véritable tableau du monde: les figures seulement y sont un peu outrées.

ISIDORE.

Je le crois, nous autres hommes de sens ne sommes jamais sans un projet ridicule ou inconsidéré.

THOMAZO.

Augmentons la vivacité de nos passions et de nos vices....

ISIDORE.

Nous voilà propres à la chaîne, aux douches et à la saignée.

THOMAZO.

J'ai donc raison de voir tous mes malades comme des hommes qui diffèrent peu de ceux qui ne le sont pas. Du reste vous n'avez pas l'idée des saillies et des bigarures que produit un cerveau dérangé. C'est un amusement que je me propose de vous donner aujourd'hui ; vous ne pourrez que bien rire.

ISIDORE.

Il n'y aura point de danger ?

THOMAZO.

Aucun. J'ai déjà fait hier le tour des Loges. La folie regnante étoit je ne sçais quelle République à établir. Un Bachelier alloit en ambassade à toutes les Portes, un Cuistre mettoit après lui le ciel de la partie, une Courtisane achevoit le trio politique, tant que la scène en étoit neuve et des plus singulières. Sans doute que ce matin nous aurons la même représentation. Vous avez du loisir ?

ISIDORE.

Je suis tout à vous mon cher Thomazo.

THOMAZO *appelle.*

Pétronille ?

SCÈNE V.

LES MÊMES ET PÉTRONILLE.

PÉTRONILLE *sans être vue.*

P LAIT-IL mon Oncle ?

THOMAZO.

Quelle heure faites-vous, pense-t-on à mettre les
Foux en liberté ?

PÉTRONILLE *sans être vue.*

Dans l'instant ils vont sortir.

ISIDORE.

Quoi venir dans la rue ?

THOMAZO.

Oh ils sont fort doux : il n'y a rien à craindre : puis ;
les gens du voisinage s'en amusent. (*Pétronille arrive sur
la scène.*) Pétronille ? Saluez d'abord ce Monsieur comme
un très-galant homme , ensuite comme votre oncle Isidore
Nunès , qui vient de l'Amérique exprès pour nous voir.

PÉTRONILLE.

Mon oncle Monsieur ?

ISIDORE.

Oui ma nièce. Que je vous embrasse selon l'amitié
que j'avois pour votre respectable mère , et celle que
vous m'inspirez. Vous êtes aussi sage que jolie ?

THOMAZO.

Sans doute. Ménagez sa modestie.

ISIDORE.

Puisque le ciel me donne une nièce intéressante ;
j'aimerai à partager les soins de mon frère , à augmen-
ter s'il se peut votre bonheur.

PÉTRONILLE.

Ce que j'entends , ce que je vois avec surprise , me
rend toute confuse. . . . Recevez ma sincère satisfac-

tion. . . . Dans un instant où mon cœur sera moins ému, il s'exprimera facilement.

ISIDORE.

Oui ma belle enfant.

PÉTRONILLE *en montrant Malaga.*

Quel est cet homme-là ?

ISIDORE.

Mon Compagnon de voyage, le plus honnête instrument de ma fortune: sage, économe, laborieux, enfin un homme corrigé ou instruit par l'expérience. Je vous le recommanderai.

THOMAZO.

Oui ma nièce, il est malade, sa tête un peu est embarrassée,

ISIDORE *malignement à Pétronille.*

Depuis quelques heures extraordinairement.

PÉTRONILLE *à part et confuse.*

L'indisposition est bien trouvée.

MALAGA.

Vous aimez la musique, Mademoiselle, je sçais des airs qui vous plaisoient beaucoup sur ma guitare, et si l'instrument de Monsieur Sylvio n'est pas plus flatteur que le mien. . . .

THOMAZO *à Pétronille,*

Vous voyez qu'il y a du dérangement,

PÉTRONILLE.

Un peu. (*à part.*) Il est instruit.

THOMAZO.

Mon frère, mon frère ? Voici nos Insensés. (*Les Foux paroissent.*) Passons-les en revue. Il n'est pas mal-

à-propos que vous fassiez leur connoissance avant de les voir en scène.

ISIDORE.

Nommez-les moi, je vous prie.

THOMAZO.

Volontiers. Celui qui ouvre la marche est Don Claude : Bachelier fort médiocre, qui par hasard joua un rôle dans des circonstances politiques. Sa tête n'étoit pas bonne, elle lui manqua tout de suite. Sa folie est la puérilité des honneurs, l'ambition d'un rang, les prétentions de célébrité les plus extravagantes. Quoiqu'il ait le caractère haïeux et vengeur, depuis quelque temps sa manie est de caresser tout le monde, d'envoyer des baisers perfides : il se croit propre à donner et à soutenir un trône : il vous divertira, je vous le promets.

ISIDORE.

Le second ?

THOMAZO.

Est certain Basile, ergoteur subtile, missionnaire politique je ne sçais comment. Patelin, dissimulé, modeste, et humble selon le cas, je vous le donne pour le plus rusé tartuffe de tous les hypocrites qui pensent à remplir. . . . (*Il fait un geste de poche.*)

ISIDORE.

J'entends.

THOMAZO.

Son extravagance est de vouloir donner la foi de dix Provinces en garde aux Hérétiques. C'est le faux zèle et la tromperie logés dans un même corps, un Béat du treizième siècle.

ISIDORE.

Cette femme qui semble bien avec eux à la contenance hardie ?

THOMAZO.

Le ton naturel des basses gens qui se méconnoissent. Cette Dona Naupi est parvenue aux amours du Bachelier, voilà tout son éclat : par sa liaison scandaleuse, elle vise à l'autorité, à la prépondérance : elle appelle tous les Foux ses enfans, ses amis, son peuple ; d'ailleurs elle ne parle que de pendre, d'emprisonner et punir ceux qui lui refusent hommage. Elle veut devenir Reine ou que sa Fille épouse un Prince,

ISIDORE.

Tout cela est fort plaisant.

THOMAZO.

Ceux qui suivent sont des suppôts de la Sancta Hermandade : voraces et matériels comme des vampires, devenus insensés, parce qu'on venoit de diminuer leur écuelle, et qu'on menaçoit leurs confrères de vivre deux ou trois jours de suite sans indigestions,

ISIDORE.

Le remède a fait pire que le mal.

THOMAZO.

Quand on n'en veut point, encore moins entendre,

ISIDORE.

Aussi des Excellences ?

THOMAZO.

Qui se disent Barons d'États, Oh vous les verrez

s'arroger la Souveraineté, extravaguer de toutes façons sur la manière de gouverner un Pays sans justice, raison, ni convenances.

ISIDORE.

Ces cervelles troublées font un Gouvernement entre vos murailles.

THOMAZO.

Le plus risible et le plus pitoyable qu'on puisse imaginer, il sera en action dans un moment : donnez-vous patience.

ISIDORE.

Mais où va cette multitude en marche de Procession ?

MALAGA.

Chercher le sens commun.

THOMAZO.

S'il arrivoit ainsi, ce seroit le plus vrai miracle de tous ceux dont elle se vante. Non. Les premiers Foux se servent d'un certain appareil pour en imposer aux foibles et s'en faire appuyer. Voyez tous ces malheureux ; ils s'imaginent que leur conduire va les illustrer ; opérer de grandes choses.

ISIDORE.

Le véhicule n'est pas si mal trouvé. Mais quel est l'objet de toutes ces billevées ?

THOMAZO.

De détruire je ne sais quelle Domination ;

ISIDORE.

A coup sûr celle qui rogne la portion des Inquisiteurs.

THOMAZO.

A-peu-près cela. Le cannevas est bien misérable ?
Néanmoins le Drame que ces gens-là vont improviser
vous donnera à penser.

ISIDORE.

Croiroit-on que l'impiété d'assimiler le Ciel à ses
passions est aussi le crime des Petites-Maisons !

THOMAZO.

Il est par-tout la rubrique des fourbes qui n'ont point
de génie.

ISIDORE.

Vos Insensés vont-ils loin ?

THOMAZO.

Autour du Quartier. Je voudrois que le grand air
leur fasse bien, au moins cette cérémonie seroit un peu
pour moi.

ISIDORE.

Tout ce que je vois là, mon Frère, est des plus
étrange: je ne veux pas perdre un incident de ce qui
va arriver.

THOMAZO.

Nous avons une bonne heure de tranquillité, profitons-
en mon cher Isidore, pour goûter un peu de St. Laurent.
Aussi-bien devez-vous parcourir mon petit réduit, vous
assurer qu'un goût délicat et spirituel en a dirigé les
embellissemens. Entrons, s'il vous plaît. Pétronille ?
Faites les honneurs.

ISIDORE.

C'est à moi à prendre cette main potelée. Mon ami

Malaga ? Ne perds pas de vue cette charmante Fille : suis-là le plus que tu pourras : elle est le Médecin à qui je confie ta santé.

Ils entrent.

M A L A G A.

C'est la première fois que le mal va composer avec le remède. Je ne suis pas un sot : si Monsieur Sylvio l'emporte dans l'explication , bon soir Mademoiselle Pétronille , je commence ailleurs un nouveau Roman ; s'il va bien , je le fais court, j'épouse.

A C T E II.

SCÈNE PREMIERE.

THOMAZO, ISIDORE ET MALAGA.

M A L A G A.

MON entretien avec Pétronille me rend le plus joyeux des hommes.

I S I D O R E.

Tu reprends donc ton rang ?

M A L A G A.

Sylvio congédié, Malaga en faveur, et vogue la galère,

I S I D O R E.

Pour quel point de l'empire amoureux Monsieur ?
Pétronille est ma Nièce aujourd'hui.

MALAGA.

Si l'on veut de moi, j'épouse : peut-on se présenter mieux ?

ISIDORE.

Allons c'est de l'honnête : tu seras mon Neveu.

MALAGA.

Voici Monsieur votre Frère. . . .

ISIDORE.

Qui vient à l'ouverture de la Pièce des Foux.

MALAGA.

Ma foi , s'ils sont gais, je m'amuserai aussi ?

ISIDORE.

Fais ce que tu voudras.

THOMAZO *apportant des Sièges.*

Isidore, voici des Sièges. Mettons-nous à l'aise.

Ils s'assient.

MALAGA.

Silence, attention, Messieurs, le premier Acteur arrive au galop.

SCÈNE II.

LES MÊMES ET LE BACHELIER

Contrefaisant toutes les allures, et la Pantomime de ceux qui concourent à un triomphe. Tout ce monologue doit être en action.

LE BACHELIER *arrive en courant la poste, il fait ainsi le tour du Théâtre en réglant son pas sur sa voix.*

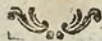
PATAPAN, patapan, patapan, patapan. . . Ventre à terre, me voilà dans les Isles Britanniques. Je végète quelques

quelques semaines, je frappe à la porte des derniers Sous-Commis du Ministre, on ne me répond pas, je ne vois personne, je m'ennuie, j'enrage, et je m'embarque pour les Algarvés. Arrivé là, pendant un an je baille ou je dors : mais Basile, Bruno, Godefroid et Benoît viennent réchauffer mon imagination et augmenter ma haine : à la fin je rêve tant polirique (sans y rien connoître) que j'importune tout le monde : dans l'intervalle de boire et de ronfler journellement comme des Goujats, notre Comité produit un Manifeste, un vrai monstre de principe et de raison, un galimathias nouveau de manière d'écrire. Présomptueux de mon sot ouvrage, je l'envoie aux Puissances ; n'ont-elles pas l'insolence de mépriser l'Auteur ? De méconnoître l'obscur, le courageux, l'exalté Don Claude Henri, Bachelier de Salamanque, éventuellement Ministre, Protecteur d'une République à naître, et qui s'avisera de vendre et trafiquer des Provinces sans que le moindre Alguazil ose y trouver à redire ? Oh je les en ferai repentir un jour : je porterai le fer et le feu par-tout, je défends la bonne cause, et le Ciel me seconde aussi vrai que deux et deux font quatre. Volons dans le Nord pour avoir de l'appui et former des Alliances. Mon fameux écrit à la main je parois. Les gens en place me mesurent des yeux, ils haussent les épaules, m'écoutent à peine, cependant que des succès imprévus pour le Monarque que je poursuis, obligent à se servir de moi comme d'une machine. Abusé par des promesses, (données avec réserve) je reviens chez les Algarves. Je ne vois plus que des Armées en l'air, qui s'animent à mon ordre, qui vainquent à mon desir. Toutes mes idées, mes missives prennent une teinte de cette chimère. J'annonce des Troupes, ma puissance,

mon génie, mon Patriotisme infatigable : les gens au loin croient que j'ai remué toute l'Europe , le desir des événemens les trompe sur mon impéritie à les préparer, ils m'envoient des Dupes, une émigration, une Confédération , persuadés de l'intervention et des secours de grandes Nations , lorsqu'il n'y a de fait , que je bois , que je mens , que je jure toujours , en racontant des histoires à dormir debout.

Il fait encore le tour du Théâtre au galop.

Patapan, patapan, patapan.... Je suis à cette heure dans mon Pays , suant, halétant, tremoussant de mes travaux diplomatiques. Fait bon mentir à qui vient de loin. Les Peuples accourent sur ma route, l'air retentit d'acclamations et de joie, je suis un grand homme, parce qu'on n'y voit goûte encore, et je vous ramasse les *vivat* et les *bravo* avec une effronterie que vous n'aurez jamais. O le grand jour que celui de l'évacuation de *Valadolide* , mais le beau , le radieux moment lorsque je reparois dans ses murs, et que la vertu confiante me fait libéralement les honneurs d'un triomphe! Pon. Pon. Patapon. C'est le Canon. Plan plan plan relan tanplan tirelireplan. En marche , en marche. L'épée nue sur l'épaule, la Cavalerie en avant? Présentez les Armes? L'Infanterie sur deux files. Je passe au milieu , je la salue de droite et de gauche. Le Drapeau se baisse, les cris, le tumulte , les cloches , l'encens , la Musique du Temple, le grand Souper , la Tragédie du soir, tout cela me porte à la tête , je me crois un Dieu, et j'accepte la Couronne de l'Apothéose.



SCÈNE III.
LES MÊMES ET BASILE.

BASILE.

R IEN de plus équivoque que le vieil adage de devoir se hâter lentement. Qui muse, refuse, et ne saisit rien.

LE BACHELIER.

Tu dis bien, mon cher Basile : bon jour.

BASILE.

Salut et compliment prodigieux Bachelier.

LE BACHELIER.

Comment va notre Gouvernement ?

BASILE.

Assez vite pour sa première débilité Avec des soins et du régime nous le fortifierons.

LE BACHELIER.

Comment Diable avons-nous fait pour avoir un rang, une distinction, une puissance ?

BASILE.

Parmi les aveugles, le borgnes deviennent Rois. Le moyen de ne pas réussir ! Tu parles au nom des Alliés de la terre, et moi à celui du ciel. Avec des mensonges et quelques apparences on va loin dans l'esprit des bonnes gens. Cessons les réflexions. La Cabale qui te rappelle à ton écritoire, (et moi à mon Pseautier) veut à toute force que nous soyons honnêtes et francs.

Ses réclamations pour être justes et simples détruisent absolument nos intérêts.

LE BACHELIER.

Comment y faire droit ?

BASILE.

Cela ne se peut : mais l'habileté suggère les moyens d'éteindre une lumière dangereuse. *Abymons tout plutôt*, voilà la logique de mon métier. Dès ce moment anathème à celui qui n'humiliera pas sa tête devant les dignes Claude et Basile. Calomnie indélébile, au plus sage des Romains qui reviendrait sur terre pour venger contre nous la Liberté prophanée.

LE BACHELIER.

Bravo, bravo camarade : en fait d'expédiens tu es fécond. Sçais-tu que les Habitans opulens et bien nés abandonnent nos États ?

BASILE.

L'homme instruit ou aisé, est toujours incommode ; s'il n'est rebel : que t'importe, tu régneras sur des hommes : que le pauvre s'humilie, que courbé devant toi il t'implore ou qu'il t'admire,

LE BACHELIER.

C'est le plus beau,

BASILE.

Et le plus sûr. On réduit les animaux par la faim ; la dépendance sociale s'établit ainsi. Là-dessus point de scrupules misérables. L'histoire du genre humain ne présente rien que les simples asservis par l'adresse des forts. Laissons la vertu, l'honneur, les grands senti-

mêns être des abstractions de la jalousie ou de l'impuissance. *Le premier qui fut Roi . . .*

LE BACHELIER.

Fut un Soldat heureux.

BASILE.

Non : fut un *Fourbe hardi*. La violence ostensible indispose , l'astuce secrète satisfait , et va au but. Tu ne connois pas le foible de l'homme : c'est l'amour propre. Moi je le touche toujours , et je défie le plus fier de résister à mes cajoleries.

LE BACHELIER.

Il faut donc flatter les hommes pour les gagner ?

BASILE.

Et les calomnier pour les perdre. N'oublie jamais ces deux principes : ils embrassent toute l'intrigue.

LE BACHELIER.

Comme l'argent , le glaive , et les fers en sont les modifications.

BASILE.

J'ai reçu des Lettres de tous nos Émissaires. La conspiration va bon train. Le Général sera fortement enveloppé. Je donne au diable de démêler la querelle que je lui suscite.

LE BACHELIER.

Faisons-nous bien d'être aussi méchamment ingrats envers ce brave homme ?

BASILE.

La délicatesse te parle , et tu oses faire le conspirateur ! Conçois donc la Politique , si homme nul et sans éclat , tu veux parvenir au pouvoir.

Ne pourrions-nous par suivre un chemin dro't ? Par fois j'ai de l'inquiétude.

BASILE.

Tu es perdu malheureux si le moindre esprit te coudoie,

LE BACHELIER.

Cela est vrai : je ne sçais , je ne suis capable de rien : j'ai l'hardiesse , l'insouciance d'un homme qu'aucune idée ne peut frapper : la multitude prend ma contenance pour de l'élévation , de la grandeur d'âme , cette méprise est merveilleuse , incroyable.

BASILE.

Tu la dois à la mal-adresse. Sans la persécution tu ne serois qu'un Juriste de Cabaret , un jureur , un ivrogne.

LE BACHELIER *riconnant.*

Un amoureux encore.

BASILE.

Cette passion je l'excuse. Je la sens si bien que j'aurois tort de la condamner dans mon meilleur Ami. Mais Bachelier , garde une marche oblique : trompe , séduit , engage , divise : met tout en œuvre , et n'hésite sur rien. L'état des hommes , leur existence , leur sûreté , que tout soit dans une confusion inextricable , alors ta force sera une protection , un appui : tu seras recherché , quoique méprisé , tu domineras par des vexations dont on n'osera souffler , enfin , tu regneras , (c'est l'expression) tant que l'événement le permettra.

LE BACHELIER.

Ferons-nous comme Olivier Cromwell ? Il portoit sa

couronne à la main : j'aimerois mieux la mettre sur ma tête : cela est plus beau. Plus....

BASILE.

Tu ris faquin ? Que sens-tu à ce sujet ? Parles sans détours.

LE BACHELIER *confidemment.*

De la fondre dans notre poche : de la réduire en ducats bien sonnans....

BASILE *en prenant la main du Bachelier.*

A la bonne heure. L'argent console en tout temps des plus tristes vicissitudes. A ce trait, tu es mon digne Collègue, l'Obélisque qui doit transmettre les plus beaux traits à l'immortalité.

LE BACHELIER.

J'y ai pourvu. Le gaspillage va son train. Cinq à six Excellences de ma Famille écumant le trésor de manière à n'y rien laisser. Oh si nous retournons à la condition de particulier, notre bourse est faite.

BASILE.

Si nous ne pouvons pas toujours être Rois, nous serons Riches. Convenis que voilà une habileté inouïe. Qui auroit osé se la proposer il y a un an ?

LE BACHELIER.

Auroit fait pitié. Tu souffrois assez, en repassant les Homélies qui t'avoient mises *ex Cathedra.*

BASILE.

Toi en multipliant les *Bogot* dont tu devrois bien te corriger. Toujours jurer dans la conversation, cela sent le porte-faix, de même que d'aller les soirs à

l'Estaminée, et t'y faire conduire par tes Gardes: mais, mais, n'es-tu qu'une Majesté de Populace? Sens donc la dignité, la réserve quelle impose.

LE BACHELIER.

Moi je ne sens que l'appétit. Quand j'ai soif, je vais boire. Que j'aille à l'Image Saint Jacques par une vieille habitude, j'irois dans les Greniers de Vénus par familiarité: le plus agréable usage du pouvoir est d'aller où prend la fantaisie. Un Roi des Halles le devint à sa manière, moi je me fais Roi du Rivage à la mienne: rien ne courbe mieux les Sujets sous le joug que de boire la pinte avec eux: au moins la grandeur est là sans préjugés.

BASILE.

Plutôt la bassesse. Mais à regarder l'Idole de trop près on découvre ses difformités?

LE BACHELIER.

Je ne fréquente que des aveugles.

BASILE.

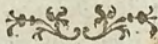
Fort bien. Puisque tu les cherches, en voici qui t'arrivent.

LE BACHELIER.

Ce sont nos États?

BASILE.

Justement.



SCÈNE IV.

LES MÊMES ET TOUS LES FOUX.

L'Excellence Hova *semble faire le Postillon, et conduire une Charrette après laquelle les Foux se sont accrochés de manière à la faire avancer difficilement.*

H O V A.

A HET, ahét, ahét, place, place à Messieurs attelés au timon de l'État. Ahét, ahét, place, place,

M A L A G A.

Votre État n'avance pas?

H O V A. !

Ce ne sont point les bêtes qui manquent;

M A L A G A.

Mais les Conducteurs. Voyez encore ceux qui tirent la machine en sens opposés.

H O V A.

Que voulez-vous? Chacun abonde en avis: pour s'entendre on écoute, les intérêts et la vanité divisent, on tâtonne, on se complait ou on se craint, le temps passe, et tout reste immobile.

M A L A G A.

Cet assemblage présente, je crois, un emblème?

H O V A.

Celui de notre République,

En effet : des Imbéciles sous le harnois , des Orgueilleux grimpés à la voiture , des Caffarts joueflus qui regorgent de vin et de luxure , sous tous les aspects des vices , de la vengeance et de l'ordure , voilà le mépris complet de la justice humaine et la honte de l'esprit.

HOVA.

Ahet , ahet , place , place.

MALAGA.

Hola Postillon de pauvre allure , qui te trémousse sans rien faire ,... où vas-tu et ta carossée ?

HOVA.

Nous ne sçavons pas.

MALAGA.

Comment vous êtes sans dessein , sans but ?

HOVA.

Nous suivons devant nous , tant que cela peut s'étendre. Notre nez nous guide : il est la mesure de notre vue.

MALAGA.

Pourquoi cet appareil , ce tapage ?

HOVA *confidemment.*

La montagne est en travail.

MALAGA.

Pour ne faire qu'une souris : presse donc l'avortement bourreau.

HOVA.

Comme vous l'entendez : on ne m'appellerait plus Monseigneur.

M A L A G A.

Il est donc un hochet pour ton âge ?

H O V A.

Et pour tous les rangs. Voyez mon attelage, Monsieur l'Étranger.

M A L A G A.

Ces animaux ont l'air stupide et lourd.

H O V A.

Je vous donne pourtant ce Tiers-État pour le plus convenable à notre Charrette de toutes les Communes possibles. Tel qu'il est nous avons eu de la peine à le dresser.

M A L A G A.

Il baisse trop la tête. Son air de mansuétude n'annonce pas de cœur.

H O V A.

Voilà comme il le faut : plus éveillé il s'emporteroit trop loin.

M A L A G A.

J'admire l'égalité du poil, la symétrie de l'allure.

H O V A.

J'ai eu le tac, moi et les miens, pour régler tout cela. De fréquens picotins, de l'avoine toute d'or, refluant même dans les auges des différentes races, tels sont les procédés qui ont fait mes succès.

M A L A G A.

Ces animaux sont de Nations différentes ?

H O V A.

Oui Monsieur, quoique du même pays et de même portée.

MALAGA;

Que veux - tu dire ?

HOVA.

Que le même esprit les a fait naître ensemble;

MALAGA *rit.*

Ah, ah, ah....

HOVA.

Riez, riez tant qu'il vous plaira. Nos gras Compatriotes (*Il montre les Inquisiteurs.*) ont prié le Ciel, et d'une multitude d'hommes de paille sont sortis ces Grisons superbes. Vous ne croyez pas ce miracle? Je le vois. Allez encore jeter les yeux sur l'Armée que je déforme depuis plus de neuf mois, tout s'y passe en dépit du bon sens, et se soutient néanmoins, voilà visiblement un miracle.

GODEFROID, *un des Inquisiteurs, sur la Charrette ;*
d'un ton ivre.

Quiconque en doute est ennemi de la Patrie. Armez-vous Citoyens, (*hoquet,*) poursuivez-le, vengez le Ciel et notre pauvreté méconnue : versez le sang de celui qui doute que nous soyons à jeun.

MALAGA *aux Garçons servans de l'Hôpital.*

Tirez, tirez d'ici, cette sequelle effroyable.

BRUNO *ivre.*

ENSEMBLE

N'y touchez pas.

GODEFROID;

Respectez - nous,

BRUNO.

ENSEMBLE

Tremblez audacieux.

GODEFROID.

Tonnerre écrase la raison et les raisonneurs.

THOMAZO aux Garçons.

Pedro ? Du nerf de Bœuf à tous ces vaporeux : une forte douche à l'instant.

LES GARÇONS *en frappant du nerf de bœuf sur les Foux de la Charrette.*

Allons, à bas, à bas. Laissez cette Charrette. Rentrez devant nous.

Tous les Foux rentrent tumultueusement dans l'Hôpital.

SCÈNE V.

ISIDORE, THOMAZO, MALAGA, LE
BACHELIER, BASILE ET PÉTRONILLE.

ISIDORE *en se levant de son siège.*

VOILA un aperçu de corps politique assez indécent,

THOMAZO.

Je le croyois mieux en idées.

ISIDORE.

C'est en vérité la plus sotte méchanceté.

THOMAZO.

Après-dinée nous en serons j'espère plus contents;

Pétronille qui a terminé ses affaires domestiques, nous rejoint pour un tour de Promenade.

Au moment que Pétronille arrive, le Bachelier et Basile sortent de l'Hôpital, et semblent se témoigner l'un à l'autre devoir parler à cette jeune Personne.

ISIDORE.

Dans quel lieu s'il vous plaît?

THOMAZO.

Dans mon jardin fort beau, fort étendu.

MALAGA.

Ah, ah; voici les deux Coriphées Républicains qui semblent demander Audience.

THOMAZO *au Bachelier et à Basile.*

Que demandez-vous?

LE BACHELIER.

Audience de la Princesse des Algarves.

THOMAZO.

Pétronille? Tu auras un peu ton tour: ils te prennent pour Princesse.

PÉTRONILLE.

L'occasion est trop belle pour ne pas la saisir.

MALAGA.

Alors de l'étalage: un air d'apprêt, de manège de Cour. (*Il place un siège et fait asséoir Pétronille.*)

Aux Fonx. La Princesse consent de vous recevoir: permettez, Messieurs, que je sois votre Introduceur.

Il leur fait faire le tour du Théâtre dans un maintien grave et cérémonieux.

BASILE *en marchant à côté du Bachelier.*

Claude tu feras trois saluts ?

LE BACHELIER.

Je sçais l'usage.

MALAGA.

Comment vous annoncerai-je ?

LE BACHELIER.

Agens Plénipotentiaires.

MALAGA.

Fort bien. Attention. La première révérence. (*Il annonce*)
Huissiers, Gardes, Gentilhommes, place et honneur à
Don Claude et Don Basile, Agens Plénipotentiaires
de... de quelle Cour ?

LE BACHELIER.

Nous ne venons d'aucune Cour.

MALAGA.

De quel état ?

LE BACHELIER.

Nous n'en formons point encore. Diable cela m'em-
barrasse. Réponds, toi, Basile.

BASILE.

Nous venons de la part d'un Peuple.

MALAGA.

Vos Lettres de créance ?

LE BACHELIER.

Qu'est cela, Basile ?

(40)

BASILE.

Tais - toi. Nous en aurions sans doute, s'il sçavoit où nous sommes.

MALAGA.

Il doit vous avoir formellement nommé ses Députés vers la Princesse ?

BASILE.

Point du tout, nous venons de nous-mêmes.

MALAGA.

(*A part.*) Ils abrègent les formalités, (*aux Foux*) mais sentez-vous le compromis.

BASILE.

Cela n'est rien: on aura par la suite bien d'autres *errata* à nous reprocher.

PÉTRONILLE.

Approchez Ambassadeurs de Bal. De quoi s'agit-il ?

LE BACHELIER.

Nous venons grande Princesse flatter votre ambition, faire luire à vos yeux une couronne brillante, vous proposer la propriété Royale de dix Provinces.

PÉTRONILLE.

La proposition est séduisante, ces Provinces sont-elles vous ?

BASILE.

Non Princesse.

PÉTRONILLE.

La Nation en qui réside la Souveraineté me la donne-t-elle ?

BASILE.

Non Princesse.

PÉTRONILLE.

Les Puissances intéressées à empêcher les dispropor-
tions politiques ont-elles connoissance de votre plan ?

BASILE.

Non Princesse.

PÉTRONILLE.

Donner un Pays qui ne vous appartient pas sans le
vœu de la Nation qui l'habite , voilà la folie ridicule
qui doit vous être propre : la mienne seroit de vous
écouter , d'asservir des gens étonnés de l'audace qui les
vend , et de la cruauté qui les enlève.

LE BACHELIER.

Si vous n'en voulez pas , Madame , nous irons les
donner à un autre. Le Ciel l'ordonne ainsi.

PÉTRONILLE.

Pourquoi fourrer le Ciel dans cette affaire ?

LE BACHELIER.

Ah ! vous ne respectez pas les pieuses décisions d'une
Université !

PÉTRONILLE.

Si-tôt que les Pédans ergotent , la raison est confon-
due. Je me sou mets. Je n'ai garde d'aller frotter ma
cervelle contre des gens à Doctrine. Revenez , ou
écrivez - moi ambitieux Intriguans. Si je ne peux pas
m'emparer de votre Pays , je pourrai le brouiller , ce
sera toujours quelque chose.

Elle se lève brusquement et tourne le dos aux Ambassadeurs.

Malaga et Thomazo en prennent chacun un parderrière ; de façon qu'en faisant une pirouette , ils les renfoncent dans l'Hôpital.

Je n'y peux tenir plus long-temps : ces malheureux sont maussades aujourd'hui.

THOMAZO.

Et trop bêtes : je rougis , Isidore , du temps que je vous ai mis là.

ISIDORE.

Je me suis un peu amusé. Je conçois que la moindre mouche peut tourner les idées de ces Insensés : dans un autre moment nous les verrons plus gais. La Charrette pourtant n'étoit pas si mal amenée : il y avoit une sorte de vérité dans la figure.

THOMAZO.

Ce qu'ils font et ce qu'ils disent a toujours une espèce de sens , c'est l'à-propos qui cloche , l'application qui est mauvaise.

ISIDORE.

Si l'on vouloit saisir la substance de leurs desseins. . .

THOMAZO.

Ma foi l'on seroit bien habile. Tout est incohérent , épars , borné , repugnant à l'attention. Ces intelligences là ne sont plus humaines.

ISIDORE.

Sur d'autres foux le mal qu'ils feroient seroit peu sensible , la tête ne pouvant en saisir le principe : mais les hommes sensés et réfléchis , obligés de souscrire à toutes ces lubies. . .

Pendant ce Dialogue Pétronille et Malaga semblent causer à part.

THOMAZO.

Seroient dans la plus horrible condition.

ISIDORE.

Comment faire alors pour s'en éloigner, n'en pas recevoir d'atteintes?

THOMAZO.

Les attaquer, les mettre à la chaîne, les accabler.

ISIDORE.

Ceci est la force du nombre; jusqu'à égalité de vigueur physique, il faudroit endurer en silence. Quand une société en est là, les hommes qui la composent ne sont plus que des créatures forcenées, avides de sang humain et d'attentats.

THOMAZO.

Une Nation tombée dans le délire et l'anarchie par des instigations maladroites et monstrueuses...

ISIDORE.

Est la plus à plaindre qui soit sur la terre.

THOMAZO *tirant un papier de sa poche.*

Eh bien, mon Frère, je vous ferai lire cette Gazette. Vous apprendrez ce qui se passe actuellement par les cinquante degrés de latitude nord; vous en frémirez.

ISIDORE.

Observez-vous que Malaga est en conversation réglée avec Pétronille?

THOMAZO.

C'est ce que je n'aime pas. Il est votre valet à la vérité, mais toujours est-ce un Valet: et pour une Fille décemment élevée....

ISIDORE.

Malaga est au - dessus de son état. Il me sert parce qu'il aime à s'occuper, qu'il m'aime, et qu'il s'est chargé du soin de toutes mes affaires. Sçavez-vous qu'il est ce mauvais sujet d'amoureux dont vous me parliez tantôt ?

THOMAZO.

Il a connu Pétronille ?

ISIDORE.

A Ségovie. Ce même amour lui attira l'animadversion de ses Parens : il s'enfuit à Manille, vint dans le Mexique, où je fus charmé de son esprit, et je me l'attachai pour devoir l'estimer toute ma vie.

THOMAZO.

En ce cas, ces premières amours là pourroient se remettre.

ISIDORE.

Je n'y vois d'obstacle que la volonté de Pétronille. Malaga est à son aise ; encore pourrois-je joindre à son bien une généreuse récompense.

THOMAZO.

Eh bien, traitons cette affaire en nous promenant. Une fois notre consentement arrangé, nous éplucherons les inclinations. Pétronille, soyez de notre partie ? Avec ce Garçon, pour peu que vous ayez de complaisance,

PÉTRONILLE.

Vous me l'avez recommandé mon Oncle.

THOMAZO.

La sensibilité s'en mêle ? Bon augure. (*Ils vont pour*

Entrer. Isidore hésite à passer.) Allons mon Frère: vous vous moquez, je suis chez moi.

MALAGA *en tenant la main de Pétronille.*

Bientôt j'en dirai autant. Je retrouve Pétronille aussi rendre, aussi bonne, qu'elle l'étoit autrefois, et je la dégage du malheur de donner le change à son sentiment d'aimer, en écoutant la passion d'un autre. Dès ce moment plus de Sylvio, ma chère: dès aujourd'hui le mariage.

PÉTRONILLE.

Pressentons l'idée de mes Oncles là dessus.

MALAGA.

Forçons-les de conclure: contenons-nous: rentrons aussi.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'intérieur de l'Hôpital des Foux. D'un côté est un arrière Pavillon du logement du Concierge, qui ouvre par une porte à deux battans. Dans cette cour est un double rang de bancs de pierres, dont l'un est plus exhaussé que l'autre, ce qui concourt à la disposition du tableau qui termine cet Acte.

SCÈNE PREMIERE.

LE BACHELIER.

BASILE vient de me dire que dans la politique tous les pas doivent être mesurés, je ne puis donc plus

marcher comme à mon ordinaire ? Voyons , essayons un peu de symétrie. (*Il fait des pas de menuet en avant.*) Une , deux , trois , quatre : une , deux , trois , quatre : (*pas de côté*) Une , deux , trois , quatre ; une , deux , trois , quatre. Fort bien. Je conçois que les pas graves conviennent au mouvement ordinaire , et l'allure de côté aux occasions importunes. Par exemple , s'il s'agit d'une Audience , et que le solliciteur plaise , (*il répète*) une , deux , trois , quatre , coulés vivement , les bras entr'ouverts... Eh bon jour , Monsieur... Si c'est un importun , un trucheur d'emploi , l'approche lente et assurée : une , (*il répète*) deux , trois , quatre , bien soulevés , la mine haute , l'air refrogné... Que demandez-vous mon Ami ? Allez , on y pourvoira : tout de suite quelques pas obliques congédient mon homme. Ma foi , la danse a son mérite : je le sens bien par mon Ministère. Comme les oppositions s'enchaînent dans les entreprises humaines ! Croiroit-on qu'un Traité d'Alliance se régle sur un air de balet , et que les culs de plomb diplomatiques sont les meilleurs marcheurs qu'il y ait. Oui : toutes les conséquences d'un faux pas sont incalculables , ainsi que les avantages d'arriver jusqu'à la cabriole. Si je puis incessamment m'abandonner aux entrechâts , aux jettées-battues , c'en sera fait des coriphées de l'Europe. Je les surpasserai tous. Allons , quelques rigodons pour peloter , en attendant mon maître.

Il répète quelques rigodons.



SCÈNE II.

DONA NAUPI, LE BACHELIER.

DONA NAUPI.

Vous deviendrez célèbre mon Ami. Vous avez de l'émulation.

LE BACHELIER.

Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait: regardez. Une, deux, (*il fait des pas en avant*) trois, quatre: Madame, que voulez-vous de moi?

DONA NAUPI *en approchant selon la révérence du menuet.*

Rien que de juste et de possible Excellence. Prenez garde à cette révérence, elle vous annonce déjà la qualité.

LE BACHELIER.

Je l'apperçois, une flexion de bras, un tour de main; et nous commençons une scène de fauteuil.

DONA NAUPI.

A ravir, à ravir. Mais si vous devez recevoir l'Agent d'une Puissance, un Ambassadeur?

LE BACHELIER *en se posant.*

D'abord je me tiens ferme à la première position, je le vois venir, et je prolonge ma révérence. . . .

Il fait la démonstration.

DONA NAUPI.

Prenez garde. L'attention doit régler les bienséances.

L'indiscrète familiarité d'un Ministre provoque souvent une négociation insidieuse. Comment serez-vous avec vos égaux ?

LE BACHELIER.

Mes égaux ? j'espère n'en point avoir.

DONA NAUPL.

Tout au plus un ou deux dans le monde.

LE BACHELIER.

A la bonne heure. Ce qui m'entoure n'étant que subalterne, l'accueil est facile : un ton dur, des manières brusques, un air sévère ou distrait ; de là chacun prend ce qui lui convient.

DONA NAUPL.

Mon incomparable Ami, vous m'étonnez. Vous avez saisi les convenances...

LE BACHELIER.

Doutiez-vous que j'eusse la tête tournée à l'étiquette ?

DONA NAUPL.

Je doutois de tout, mais...

LE BACHELIER.

Mais les grandes circonstances font les grands talens. Avec l'impudence qui m'étoit familière, que je possède la danse à-peu-près comme vous, j'aurai les premiers ressorts d'un homme d'État.

DONA NAUPL.

N'oubliez jamais que les dehors en imposent, qu'on acquiert vingt fois plus de réputation avec un maintien froid et roide, qu'en hazardant une commune courtoisie.

un propos involontairement plat. Faites-vous une Cour ; ou bien je prendrai ce soin : mais soyez-y selon tous les automates qui décorent une Galerie Royale. De la hauteur, une morgue imperturbable, peu d'attention aux hommes, peu de cas d'une multitude étonnée de la dignité, ou inquiète par intérêt. Du reste avec le fracas de vos Gardes tout le monde partagera l'agitation du moment ; vous aurez passé fièrement, qu'il demeurera émerveillé du prestige de vos manières, si ce n'est de la vérité de votre mérite.

LE BACHELIER.

Commençons ma leçon charmante raisonneuse.

DONA NAUPI.

M'aimez-vous toujours ?

LE BACHELIER.

En doutez-vous ? Recevez ma première politesse.

Il fait un salut de menuet.

DONA NAUPI.

J'aurois bien quelque chose à vous demander.

LE BACHELIER.

Dansons toujours.

DONA NAUPI.

Oh non : je connois la valeur du moment.

LE BACHELIER.

Que voulez-vous ?

DONA NAUPI.

Une bagatelle.

LE BACHELIER.

Encore.

DONA NAUPI *en hésitant.*

Un... Un Palais, un Équipage, ... un grand éclat.

LE BACHELIER *vivement.*

Co, co, comment cela est excessif. Dansons, dansons;
(*il veut prendre la main de la Dona.*)

DONA NAUPI.

Non, je ne le veux pas.

LE BACHELIER.

Allons ?

DONA NAUPI.

Laissez-moi : un Palais, un Équipage. ... ?

LE BACHELIER.

Dansons.

DONA NAUPI.

Faites cela pour moi, je serai la plus heureuse des Femmes.

LE BACHELIER.

Quel temps prenez-vous ?

DONA NAUPI.

Celui de la danse.

LE BACHELIER.

Ouais ! vous n'êtes plus jeune Dona.

DONA NAUPI.

N'importe, (*à part.*) c'est toujours le manège.

LE BACHELIER.

Pensez-vous que vous m'entraîneriez dans une dépense

énorme ? Que faites-vous de l'argent de tous les emplois
que vous vendez ?

DONA NAUPI.

Je le place.

LE BACHELIER.

Comment fournir aux caprices d'une Maîtresse ?

DONA NAUPI.

Joignez ma dépense à celle de vos violons.

LE BACHELIER.

Qui la paiera ?

DONA NAUPI.

La Nation : par - tout c'est d'usage. Autrement vous
n'êtes qu'un imbécile, et je déplore la foiblesse de vous
aimer.

LE BACHELIER.

Voilà les femmes, de la demande au reproche il n'y
a qu'un mot. Ne pleurez pas. L'ardeur me pique, rien
ne me coûtera.

DONANAUPI *lui sautant au cou rudement.*

Vous êtes le plus adorable homme du monde.

LE BACHELIER.

Bellement, bellement, vous m'étouffez. (*à part*) En
vérité il n'est que caresses de vieille.

DONA NAUPI *avec une grande joie.*

J'aurai donc une grande représentation, des atours,
un cercle, des Chevaliers.

LE BACHELIER.

Des petits soupés,

DONA NAUPI.

Non pas, Monsieur. Je ne suis plus grisette;

LE BACHELIER.

En vérité, pardon: j'oubliois nos grandeurs.

DONA NAUPI.

Je tiendrai Appartement, j'aurai des jours de galas ;
je donnerai des Fêtes.

LE BACHELIER.

Vous irez grand train.

DONA NAUPI.

Selon la rapidité d'une fortune aveugle. Quel homme !
chez lui le sens commun échappe à tout instant. Jamais
votre adresse ne trouvera donc le niveau des hazards ?

LE BACHELIER.

J'ai lâché ma promesse, Madame a retrouvé son
caquet. Vous avez vu l'embarras, la timidité ? Quelle
différence d'une femme qui desire à une femme satisfaite,

DONA NAUPI.

Retenez-vous Grand-Homme....

LE BACHELIER.

Voilà le prix....

DONA NAUPI.

De toutes vos complaisances....

LE BACHELIER.

Non, de toutes mes sottises.

DONA NAUPI *en changeant de ton,*

Quel pas voulez-vous apprendre ?

LE BACHELIER.

Celui des grandes cérémonies.

DONA NAUPI.

Alors la tête bien placée , (*elle place en effet la tête du Bachelier ,*) un air de majesté.

LE BACHELIER.

Oh pour celui-là je ne l'aurai jamais: je suis un peu trop laid.

DONA NAUPI.

Au moins ayez-en un de votre mieux.

LE BACHELIER.

L'affectation ne me manque pas.

DONA NAUPI.

Essayez donc?

LE BACHELIER *en attitude de Potentat.*

M'y voilà.

DONA NAUPI.

Point du tout, cet air est bas.

LE BACHELIER.

Il m'est naturel pourtant.

DONA NAUPI.

Mon Dieu tant pis. Encore, votre tournure, votre corpulence commune et déhanchée, votre perruque bise, votre chapeau pointu, tout cela ne forme pas un ensemble Héroïque.

LE BACHELIER *en action ordinaire.*

Le mérite a-t-il une forme?

DONA NAUPL.

L'ame a toujours une physionomie, la vertu un attrait.

LE BACHELIER.

Les gens qui me loueront bien fort ne seront pas ceux qui me regarderont le mieux.

DONA NAUPL.

C'est envers ceux-là que l'apparence est nécessaire.

LE BACHELIER.

Dites plutôt la prodigalité. J'ai la preuve qu'avec certains préliminaires, un malotru peut être traîné dans un char triomphal, paroître un immortel.

DONA NAUPL.

Et ces honneurs qui s'achètent?

LE BACHELIER.

Coûtent certainement moins que ceux qui se méritent : ils durent.

DONA NAUPL.

Autant que l'argent vient. Votre logique est parfaite.

LE BACHELIER.

Parbleu , pour un pas de menuet, il faut bien des moralités.

DONA NAUPL.

Revenons à votre mine.



SCÈNE III.
LES MÊMES, BASILE.

BASILE.

» **T**OUT petit Prince a des Ambassadeurs , tout Mar-
» quis veut avoir des Pages.

DONA NAUPL.

Vous écoutiez Pédagogue ?

BASILE.

Vos prétentions font rire , mais elles sont convenables. Soyez Archiduchesse Dona , puisque vous voulez l'être ; mais toi , Bachelier , ajuste ton masque à toutes les occurrences. L'expression naturelle d'un ambitieux doit être son secret. Moi je pleure de droite ; je ris à gauche en étant à la fois de profil et en face fort équivoque pour toutes les personnes. Mon chapeau même ne m'a jamais coëffé de vrai sens. Je briserois mon miroir de colère si j'oublois un instant de m'y regarder sans précaution.

LE BACHELIER.

La Dona veut que j'aie un air de majesté.

BASILE.

Fatuité d'amoureuse. (*A la Dona.*) Ah ! ah ! notre Maître à danser , vous laissez agir votre sexe.

DONA NAUPL.

Non : c'est l'exigence du rang.

Est-ce tant difficile de mettre le nez au vent, et de lorgner fièrement les autres ? (*il fait le geste.*) Je n'ai pas trop les traits d'un honnête homme, néanmoins je représenterois parfaitement un Marc-Aurele, un Empereur Romain.

DONA NAUPL.

Avec cette vilaine casaque ?

BASILE.

Appercevez-vous qu'elle enveloppe des formes heureuses ?

DONA NAUPL.

En vérité vous êtes fort bien fait.

LE BACHELIER.

Pour un Basile.

BASILE.

Goguenard, ce Basile a ses charmes : les femmes en raffolent, certaine Ville brûle aux quatre coins pour lui de la plus ardente flamme, et toi tu n'as que ta Dona.

LE BACHELIER.

Parce que je suis fidèle.

BASILE.

Plutôt blazé.

DONA NAUPL.

Basile, je m'en contente.

BASILE *en haussant la voix, et bien appuyé.*
Et cætera ?

DONA NAUPL.

Et cætera ? (*en frappant Basile sur la main,*) vous n'êtes

n'êtes pas poli du tout : voilà une vilaine réticence.

BASILE *en riant.*

Que le scrupule féminin est drôle ! Il relève toujours les choses sur lesquelles la discrétion se presse de glisser. Allons prenez bien la plaisanterie Dona. Nous sommes amis d'inclination ?

DONA NAUPI.

Et d'intérêt mon cher.

BASILE.

Doubles nœuds, indissolubles, malgré l'humeur. Que pourroit entre nous la légère haleine d'un zéphyr, quand le sort nous a placé dans un tourbillon orageux et menaçant.

DONA NAUPI.

Je ris, Basile.

BASILE.

Je le crois. Eh bien, je viens vous faire du plaisir.

DONA NAUPI.

Il se peut.

BASILE.

J'ai délivré la Commission d'Officiers à tous ces Militaires Étrangers, qui ont hier subi votre examen.

DONA NAUPI.

Avouez qu'ils dansent supérieurement ?

BASILE *à part, avec réserve.*

Les Autrichiens en donneront des nouvelles.

DONA NAUPI.

Avez-vous un nouveau Général ?

E

BASILE.

Celui que vous avez choisi.

DONA NAUPL.

C'est un homme de plaisir : gai , aimable . . .

BASILE.

Les instructions que je lui ai données , sont en conséquence de ce caractère : je ne veux pas qu'il aille au feu : il prendra toujours son quartier loin de l'Armée , tel coup qui vaille , il ne lui arrivera mal , il commandera à trois lieues de l'attaque.

LE BACHELIER.

J'approuve la précaution de le conserver. C'est un sujet précieux . . .

BASILE.

Et docile , qui ne chipottera point avec nous. Qu'on le paie , sa gloire sera dans son gousset. Voilà une bonne manivelle pour tourner l'Armée à tous les airs Anti-Constitutionnels que nous voudrons.

LE BACHELIER.

Il frappera de grands coups celui-là ?

DONA NAUPL.

Point du tout , point du tout : je lui ai conseillé de le promettre toujours , mais de n'en rien faire. Régions , prenons , jouissons , et faisons feu qui dure. Me concevez-vous ?

BASILE.

Sans nous abuser cependant : la Nation nous échappera :

DONA NAUPL.

Vous sçavez que j'aime la lecture ? Eh bien je me suis

mise en tête de faire camper et combattre notre Armée à la manière d'Homère. Les soldats dormiront douze à quinze heures par jour, et du reste ils se tranquilliseront pour s'enivrer à l'aise.

BASILE.

Le Général donne-t-il dans cette vieillerie?

DONA NAUPI.

Tout - à - fait.

BASILE.

Mais si l'ennemi survient?

DONA NAUPI.

L'ennemi s'en retournera, ou laissera le temps à nos gens d'ajuster leurs chausses: défense préalable lui sera faite de paroître pendant le sommeil et les repas.

BASILE.

La Guerre ne sera qu'une réciprocité de politesse! La nouveauté n'aura-t-elle aucun inconvénient?

DONA NAUPI.

Le Peuple ne le saura jamais: les nouvelles de l'Armée seront un galimathias de mensonges incompréhensible.

LE BACHELIER *en riant.*

Ah, ah, ah, je ris de tout mon cœur. Nous empêtrons joliment les dix Provinces.

BASILE.

Pourquoi nous laissent-elles faire. L'heure de l'Assemblée approche, les Membres du Congrès vont paroître, ayons l'air d'être absorbés dans le travail.

LE BACHELIER.

Oui, d'être renfermés pour danser un menuet.

BASILE.

Un mot mes Amis. Cette séance deviendrait laborieuse si nous ne prenions une précaution. Accablons nos Députés des plus humbles déférences: Monseigneurisons-les à tour de bras, moyennant quoi je fais passer la dénomination de Gouvernement que j'ai imaginée.

LE BACHELIER.

Oh que tu les connois bien Basile! le plus grossier encens les enivre.

DONA NAUPI *en riant de pitié.*

Les sottises Puissances. Chut, je les apperçois.

LE BACHELIER.

A la besogne mes deux Maîtres.

BASILE.

Comme toutes les manières de chanter sont de mon Département, je vais donner *il minuetto*: Vous Dona réglez la cadence. (*Ils se prennent la main pour le menuet*) Commencez, (*Il chante l'air d'un Menuet*) trala, la, la, la.....

Aussi-tôt la révérence, les deux Figurans dansent parallèlement aux côtés du Théâtre, ce qui donne lieu aux Acteurs arrivans de partager la même allure de menuet, et de se placer symétriquement sur les bancs de pierre.

Aux Députés. Vous trouvez ici, Excellences, du zèle et de l'accord. Il n'y a que la danse en affaire: en vérité elle est le type de toutes les hypothèses politiques.

LES DÉPUTÉS.

Fort bien, fort bien.

SCENE IV.

LES INQUISITEURS, LES EXCELLENCES,
*(avec chacun une grosse cruche , du pain , des parties d'os
 et de viandes , mangeant pendant toute la séance comme des
 enragés.)* BASILE, LE BACHELIER, DONA
 NAUPI.

Après que tout le monde est assis.

BASILE *en levant son chapeau.*

ILLUSTRES Seigneurs, j'ai reçu d'assés bonnes nouvelles de nos Agens dans les Cours Étrangères: aucune de celles-ci ne pense à reconnoître notre indépendance, il en est qui révoquent en doute la légalité de notre union, ce qui fait que dans le midi et l'occident de l'Europe on nous méprise, et que dans le nord on nous amuse: cependant les Alliances peuvent se développer, si vous déterminez le genre de Gouvernement que vous voulez avoir. Occupez-vous de cette explication importante, afin que la sagesse de vos principes achève des Traités que d'ailleurs la crainte de votre Puissance hâte de préparer. Pour frapper les Nations voisines de la plus favorable terreur, et les engager à rechercher l'amitié d'une République qui sort du néant avec une effronterie prodigieuse, j'ai fait chasser ou emprisonner tous les Étrangers qui se trouvoient ici. Cette violation inouïe du droit des gens vous semblera un coup de maître, pour peu que vous conceviez la douceur qui guide ma conduite.

LES DÉPUTÉS,

Fort bien, fort bien.

Conclusum. Depuis plus de six mois que des réclamations multipliées attaquent l'autorité que nous nous sommes donnée, et qu'avec les persécutions et l'outrage nous n'avons pu faire taire le Tiers-État allarmé sur la violation de son droit naturel, je pense avoir trouvé un *mezzo termine* pour contenter et rassurer les intérêts divers. Rien n'étant précis dans nos actions, rien ne doit être clair dans nos paroles, aussi veux-je entortiller les plus alertes de nos contradicteurs, et les lasser par une guerre de mots, en attendant que la partie soit liée pour les réduire autrement. Ne donnons plus dans ces dénominations usées de Théocratie, d'Oligarchie, d'Aristocratie qui révoltent les foibles. En ne formant qu'un corps, n'ayant qu'un intérêt, qu'un seul but, honorons le Sceptre et le Trône, par la coalition de cent Souverains sous le nom de Porco-Cratie. Ce mot vous étonne Seigneurs? Il est neuf, sans doute, mais je le compose de la nature de votre appétit et du genre de vos habitudes. Oui, Porco-Cratie, c'est-à-dire, dans le sens littéral, un nombre d'Êtres gros et trapus, qui se gorgent de tout, mais qui, pris au figuré, signifie Assemblée, États, Corporation, qui grogne sans discrétion, qui fouille et s'évertue sans cesse et sans repos. Formez donc une exacte Porco-Cratie: faites-la reconnoître, s'il vous plaît, pour l'étonnement et l'exemple des autres Peuples. Tous nos subtiles Licenciés ne manqueront pas d'ergoter sans fin, sans termes, mais je les défierai de me montrer ce nom tracé dans les Dictionnaires, et d'en expliquer l'étymologie avec succès après un an de recherches: sa racine prête à tous les dérivés possibles, et pour une présomption qui mène à

ma supercherie , je vois mille détours qui en éloignent
et qui égarent. Qu'en dites-vous Seigneurs ?

LES DÉPUTÉS *en approuvant avec des signes de tête
et entr'eux.*

Fort bien , fort bien.

DONA NAUPI *au Bachelier.*

Comme ils mangent donc.

LE BACHELIER,

Ils boivent encore mieux.

DONA NAUPI,

Vous parlez d'or Secrétaire.

LE BACHELIER,

Opinons Messieurs ?

LES DÉPUTÉS,

Opinons, opinons.

BASILE.

Prendrai-je les voix par cruches ?

DONA NAUPI,

A l'ordinaire.

BASILE.

Approuvez-vous ma Porco-Cratie ? (*une partie des
Députés élève ses cruches.*) Une, deux, trois, quatre, cinq,
six, sept, huit; une, deux, trois, quatre, cinq; huit
cruches pour l'affirmative, et cinq cruches pour la négative.
La loi est faite; Bachelier rédigez l'Ordonnance,
avec un *vidit*, un *imprimatur*, et deux grands Scéaux au
bas,

DONA NAUPI

Que vont dire les organisateurs ?

LE BACHELIER.

Et les Démocrates donc ?

BASILE.

Ces Gaillards-là vont crever de dépit.

LE BACHELIER.

L'institution est belle. Avant de nous forcer à l'exécuter nettement....

BASILE.

Il sera arrivé de grandes choses. Notre subtilité ne manquera pas d'éloges.

LES DÉPUTÉS.

Fort bien , fort bien.

BASILE.

Messeigneurs, j'ai été ces jours derniers accablé de Requêtes, de demandes assez embarrassantes pour la République, j'ai répondu à toutes avec un égal succès. Des Volontaires estropiés dans les premiers combats sollicitoient les Invalides : des Pères de Famille attendoient de l'État une compensation à la fortune qu'ils lui avoient sacrifiée : des Marchands, des Fabricans au bord de leur ruine s'allarmoient de la stagnation du Commerce ; enfin, un nombre immense d'ouvriers et de malheureux vouloit du travail et du pain. J'ai dit aux Soldats et aux Citoyens, « que le Ciel vous assiste, » mes Amis : la gloire d'avoir perdu un bras, une jambe, » ou de l'argent pour nos Hautes Puissances, est en elle-même une véritable récompense. Croyez que la

» principale obligation de l'homme est de servir la
 » Patrie, et que je trouve de là plus mauvaise grace
 » de vous faire payer d'un devoir. » J'ai renvoyé les
 gens de Négoce honteux d'abord de ne pas sentir
 l'honneur d'aller se faire massacrer pour le bon plaisir
 de vos Seigneuries, ensuite de l'événement qui les punit
 d'avoir dans leurs Boutiques une foule d'objets de luxe
 qui dépravent les mœurs. Aux misérables j'ai fait enten-
 dre qu'on ne vivoit pas seulement de pain, et que la
 circonstance devenoit heureuse pour leur donner l'habi-
 tude de ne plus dépendre d'un travail incertain et pénible.
 Ils ont, je crois, quitté la Ville. Le premier Bois leur
 offrira du gland, sinon ils chercheront dans les champs
 des patates ou des navets.

LES DÉPUTÉS.

Fort bien, fort bien.

BASILE.

Aux objections difficiles, j'ai montré le Ciel. Il est le
 faux-fuyant de mes grands embarras.

LES DÉPUTÉS.

Fort bien, fort bien, admirable, admirable.

LE BACHELIER.

Ce l'est en effet qu'avec des fables et des mensonges
 nous menions une grande Nation.

BASILE.

Vivat Seigneurs; tant que vous mangerez bien, et
 que nous trouverons de quoi, je ne désespère pas de
 la fortune publique.

LES DÉPUTÉS.

Fort bien, fort bien.

BASILE.

Si la digestion le permet, voulez-vous rompre l'Assemblée? Un spectacle pompeux se prépare à votre orgueil....

DONA NAUPI.

Des milliers de Paysans vont vous donner une mascarade.

UN DÉPUTÉ.

A quel sujet?

BASILE.

De vous assurer d'une force indomptable, et faire la nique aux Raisonners Bourgeois!

LE BACHELIER.

Les Baillis de Villages ont préparé la Fête...

BASILE.

Et l'exécutent sous les plus grandes menaces. Il faut presser sur le Peuple jusqu'à la volonté de se réjouir.

DONA NAUPI.

Où êtes-vous Vonckistes, Royalistes?

BASILE.

« Ce jour, Messieurs, est un grand jour pour vous. »

LE BACHELIER.

Et bien divertissant pour moi. Que je vais embrasser de Filles!

DONA NAUPI.

Que te promets-tu?

BASILE.

De la jalousie Dona! Eh! n'êtes-vous pas du grand numéro?

Qui sçait ? La jeunesse séduit, sa fraîcheur engage...

BASILE.

Un cœur qui ne veut qu'aimer ? Mais ce penaillon a une passion plus forte.

LE BACHELIER.

Oui, celle d'être un Potentat.

BASILE.

Va toujours, et que l'extravagance te soutienne. La chimère de porter une couronne ne se conçoit qu'un instant, on retrouve toujours celle qui multiplie les maîtresses.

On entend un bruit de chaudron, et de mauvaise flûte.

Aux Députés. De la représentation, Messieurs ; redressez-vous, faites les beaux.

SCÈNE V.

TOUS LES DÉPUTÉS assis et formant tableau au fond du Théâtre. LE BACHELIER, BASILE ET LA DONA sont debout pour faire accueil à la multitude des Foux.

Le Cortège doit être des plus burlesques, avec des Étendards chargés d'un Lion noir et un accoutrement militaire le plus ridicule qu'on pourra imaginer. Deux cruches au haut d'un bâton coiffées d'un bonnet blanc de papier avec de longues oreilles d'ânes doivent être les principaux Trophées, avec des

*emblèmes aux trois couleurs Beligues , (rouge , jaune et noir.)
Les clameurs attirent la Famille Nunès dans le Pavillon , et elle
regarde (en causant à part) l'amusement des Foux.*

AU CONGRÈS par un Paysan du Cortège.

CHANSON. Air: *Est-ce ainsi qu'on traite le pauvre monde;*

MONSIEU l'Bailli
Nous fait venir ici
Pour saluer vos Excellences :
Nous n'savons pas
En vérité le cas
De nos bruyantes révérences,
Daignez Seigneurs morgué
Nous l'expliquer pardié :
Car tout l'mond' rit de not' village,
N'est-il chez vous de gens
Qui prennent de bons sens
Not'épais et grotesque étalage.

Le grand Lucas
(Fin comm' on ne l'est pas)
Disoit en nous rangeant sous l'orme,
Pour c'Bachelier
Qui n'sait que tout brouiller ,
Et gêter l'fond avec la forme ,
Prenons nos faulx morgué
Et tous nos Saints pardié
A la Ville allons en parade :
De lui rions après :
Il n'est point de Procès
Qu'on gagne avec une Mascarade.

On le craignoit
 Et le bruit en couroit
 Que nout' Paroisse iroit en guerre,
 Déjà l'Pasteur
 Faisoit le flagorneur
 Pour apaiser chaqu' ménagère.
 Tout beau, Docteur, dit-on,
 Retirez vot'hameçon :
 Est-il écrit dans le Bréviaire
 Qu'faut chasser comm' un chien,
 Et traiter de Payen,
 L'Princ' qui rogn' aux Moines l'ordinaire;

Un homm' d'esprit
 Ce matin nous a dît
 Que vous étiez Aristocrates :
 Qu'sans y penser
 J'allions nous engager
 A tuer tous les Démocrates :
 Qu'est-c' que c'est qu'ça morgué
 Y songez-vous pardié
 Qu'un Belge en asservisse un autre ?
 La belle Liberté !
 Ayons l'égalité,
 Ou morbleu Seigneurs allez au piautre;

En vain prêch' t'on
 Qu' not' vieux et Saint Patron
 A mis l'Ciel contre not' Monarque :
 Sans tant d'façon
 J'faisons avec raison
 Une bien contraire remarque :
 Les Allemands morgué
 Font lâcher pié pardié
 A not' plus chrétienne phalange :
 Y a queuqu'chos' la d'ssous ;

Qu'il on nous cach' à tretous ;
Mais malheur à c'lui qui s'en arrange ;

Queu si, queu mi,
On n'est pas ébahi
D'vos airs et de vot' verbiage :
Not' corps voici,
Et pour not' cœur nenni,
Stila s'donn' à d'meilleur ouvrage.
Marchez plus droit morgué,
Car l'instant vient pardié,
D'être à not' tour inexorables :
Bien sot l'Curé priera,
Et chacun l'enverra
Où vous s'rez, Seigneurs, à tous les Diables. (*)

*Pendant que la multitude lève les chapeaux en l'air et crie
vivent, vivent les États, vivent les États, toutes les
Excellences font des signes d'approbation.*

LES DÉPUTÉS s'entre-regardant.

Fort bien, fort bien.

LE BACHELIER aux Paysans en leur donnant
sa main à baiser.

Allez, mes Enfans, soyez sages, faites bien l'exer-
cice, et dans quelques semaines les écus couvriront la terre.
Vous deviendrez si riches que vous ne prendrez pas la peine
de les ramasser.

LES PAYSANS.

Vivent les États et son Excellence.

LE BACHELIER.

Allez pour nous, à la guerre, mes Amis ?

(*) L'Air est noté à la fin de la Pièce.

LES PAYSANS.

Vivat, vivat.

BASILE *aux Députés.*

Eh bien, Messeigneurs, voilà des Guerriers:

LES DÉPUTÉS.

Fort bien, fort bien.

*Le Cortège défile. Le Bachelier embrasse tout le monde ;
et fait mille cajoleries.*

SCÈNE VI.

TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE IV.
ET LA FAMILLE NUNÈS *à la croisée du
Pavillon.*

THOMAZO *à Isidore.*

CES Foux s'amuseⁿt entr'eux comme vous voyez ;
il suffit de ma voix pour détruire ce tableau.

ISIDORE.

Réellement ?

THOMAZO.

Prenez garde. (*Aux Foux d'une voix forte.*) Quels
sont les Insensés qui en imposent avec une cohue ?
Malheureux Perturbateurs usez de nobles moyens, si
vous voulez avoir une Puissance. Sans la sagesse et
l'honneur vous n'êtes que des méchans inhabiles et
dérég^lés dignes du néant et de l'oubli. Disparaissez, la
fange vous redemande.

(72)

BASILE à sa Compagnie.

Quelle intelligence nous effraie et nous confond? --
Fuyons, fuyons.

TOUS en fuyant.

Fuyons, fuyons.

THOMAZO aux siens.

Eh bien, mon Frère, ce départ n'est-il pas plaisant?

ISIDORE tandis que les autres rient.

Les pauvres gens!

Ils se retirent.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

BASILE ET PLUSIEURS FOUX.

BASILE avec quelques Foux en hésitant d'entrer et
regardant le Pavillon.

LE voyez-vous encore?

UN FOU.

Il est parti.

BASILE.

Je tremble d'avancer.

DEUXIÈME FOU.

Ne craignez rien, nous vous en ferons raison.

BASILE.

BASILE.

Il est mon ennemi....

LES FOUX.

Votre ennemi ?

BASILE.

Oui, c'est le bon sens.

UN FOU.

A son air droit et assuré nous nous en sommes doutés.

BASILE.

Depuis que je me suis jetté dans les grandes affaires ; il s'attache à toutes mes actions, les repasse, les juge, avec une régularité qui les réduit à rien. O que ce maudit censeur est dangereux pour l'ambition ! Ses attaques sont d'autant plus puissantes qu'elles sont justes, et qu'elles s'augmentent par la nécessité. (*Un soupir.*) Je respire à peine de l'effroi qu'il m'a causé. De bon cœur, mes Amis, continuez-moi votre zèle et votre aveuglement : mais prenez garde ; il est encore un autre être de raison que je dénonce à votre fureur : c'est la probité. Celle-là reprend les mouvemens de la conscience comme l'autre rectifie les effets de la pensée : c'est la plus rogue bégueule que doive craindre un homme qui veut être quelque chose sans s'embarrasser des moyens. Quand elle paroîtra, vous la reconnoîtrez facilement : son air est austère, mais honnête, son regard droit, son maintien décent, assuré....

PREMIER FOU.

Bien, bien, ce n'est pas une créature qui nous convienne. Quand nous n'agissons que machinalement...

E

Non , point d'intelligence lumineuse , de sentiment perfectionné. Les passions et les vices n'ont rien de plus à redouter. L'une et l'autre sont trop sévères dans leurs Arrêts. A les entendre , la tyrannie que des révoltés , audacieux comme nous , exercent sur les honnêtes gens , conduit à la potence.

PREMIER FOU.

Qu'ils viennent , qu'ils viennent , le pillage et l'assassinat nous en délivreront. Mais remettez-vous Don Basile.

BASILE d'un air rassuré.

Je suis remis et sûr de vous : vous êtes pour mon talent et mes desseins des Sacripans à toute épreuve. De ce jour je triomphe : l'honneur scrupuleux et mesquin sera banni de notre République. Parlons , mes Amis , du précieux présent que le Bachelier se propose de vous faire dans le moment. Il va venir au milieu de vous , exposer son talent dans toute sa plénitude. Jamais , non jamais , vous n'aurez vu un homme si extraordinairement arrivé à une position brillante , par les hazards les plus imprévus. Sa gloire est un prodige.

SCÈNE II.

BASILE , LE BACHELIER ET DES FOUX.
FRANCO ET DES GARDES.

Quelques Foux apperçoivent venir le Bachelier. Les Gardes se postent auprès des bancs.

LES FOUX.

VIVE, vive , Monseigneur : vive son Excellence : voici le fameux Agent Claude : vive son Excellence.

Chapeau bas , chapeau bas.

FRANCO *d'un ton dur.*

De part son Excellence, j'ordonne que l'on se range et que l'on se taise : sinon mes Volontaires hacheront sans pitié celui qui aura l'audace de désobéir.

UN FOU *dans la foule.*

Vive la Liberté, Franco ?

FRANCO.

Vive l'argent et ceux qui le prodiguent. Gardes ; cherchez cet indiscret , et mettez-le aux fers ?

BASILE *d'un ton de Supérieur.*

Franco ?

FRANCO *dans une inclination bien humble.*

Monseigneur ?

BASILE.

Laissez ce bon Peuple : il n'a pas encore une idée juste de la liberté. Il se figure assez généralement qu'il n'y en a qu'une , lorsqu'elle se divise en différences infinies. Peu-à-peu nous lui apprendrons qu'il y a la liberté de l'homme qui se promène à l'air , la liberté retrécie de celui qui garde sa chambre , la liberté du malheureux à la chaîne , la liberté de l'opulent en crédit , dont on respecte les richesses , et la liberté de l'indigent , à qui on ravit la foible subsistance. C'est à nous autres hommes d'État à faire prêcher en conséquence. Une fois que chaque individu connoitra la liberté qui lui est propre , on fera quelque chose.

LE BACHELIER *paraît avec une cocarde énorme, et des signes patriotiques monstrueux. Un Garde derrière lui porte la boîte aux opiat et aux pilules. L'air capable et suffisant de ce Charlatan doit être ridicule.*

Les fruits qui tombent du même Arbre ne conviennent pas à tous les estomacs: l'usage indiscret en est aussi pire que l'excès.

BASILE *à la multitude.*

Quelle profondeur! quelle tête! Hein?

LE BACHELIER.

Mes Gardes, mon Peuple, mes Amis, faites silence. Basile? Digne soutien de mon rôle politique, partages mon estrade et mes fonctions. (*confidemment.*) La Dona Naupi de son côté prépare un stratagème pour faire briller notre triumvirat.

BASILE.

Bon, bon.

LE BACHELIER *lui présentant des Parchemins:*

(*A haute voix.*) Prends mes diplômes, et lis.

BASILE *lit.*

De par le hasard, l'audace, et cætera. Nous certifions qu'il est arrivé à Séville le très-célèbre Don Claude-Henri-Nicolas le Bachelier, Possesseur des plus merveilleuses recettes pour faciliter l'esprit humain dans toutes les dangereuses entreprises, et le préserver des inconvénients attachés aux actions inconsidérées. L'habileté de ce grand homme est d'autant plus étonnante, que personne avant lui n'a pas même pensé de courir le monde pour le soulagement du génie. On n'a que trop vu des faiseurs d'Orviétan,

d'Élixir et d'Emplâtre , guérir ou aggraver les maux du corps , sans qu'une sagacité surnaturelle trouve dans un travail facile et prodigieux le salut des facultés morales. Nous reconnoissons donc son Excellence Plenipo , Henri-Nicolas , comme le plus étrange Charlatan qui ait jamais paru : en foi de quoi nous lui avons permis l'entrée et le séjour de toutes les Petites-Maisons de la Terre , pour s'annoncer , pérorer , s'exalter comme de droit , pour la gloire de son talent et l'accroissement de sa fortune.

Donné dans les espaces imaginaires , *timbré par le Lion , signé , canicule , avec paraphe.*

Jamais Patente authentique n'est venue de plus haut ;

LE BACHELIER *avec l'affectation et toutes les simagrées d'un Charlatan , en saluant du chapeau.*

Messieurs , Mesdames.

J'ai l'honneur de présenter au genre humain le fruit de toutes les fatigues et de toutes les passions : la réduction des moyens spirituels et abstraits pour être propre à tous les emplois et à toutes les affaires en un tour de main. Par des mélanges infinis les Alchymistes ont cru saisir la Pierre philosophale , c'est-à-dire , par l'union des plus parfaites parties de la matière , composer le métal le plus pur et le plus précieux : Moi , par des analyses et des définitions innombrables , je suis arrivé aux élémens de toutes les figures morales ; au sens précis et infaillible de rendre l'esprit le plus grossier au fait des occupations qui demandent le plus de conception. Ainsi telle cervelle bouchée , telle pensée stupide , qui n'a pu que ramper mécaniquement à terre , peut se présenter : je vais avec mes petits Papiers la rendre propre à la Politique , à la

Chicane , aux Observations Philosophiques , aux Combinaisons de l'Intérêt , enfin , généralement à tout ce qui suppose un esprit dirigeant , qui règle et qui compare. (*Il montre des petits rouleaux de Papiers.*) Veut-on s'adonner aux arts d'agrémens , aux tours et aux graces de l'imagination ? Voici pour être Poète Dramatique , Versificateur érotique , Sçavant , Érudit , Historien , Commentateur , en un mot , tout ce qu'embrassent les Lettres , les Sciences et les Arts. C'est donc pour la première fois depuis que le monde est monde que je vends de l'esprit , et qu'en matière sérieuse comme en tours de passe - passe , j'ai ce qu'il y a de meilleur et de plus in-inuant. Loin de moi toutes plaies charnelles et dégoutantes , que les Empiriques ambulans appellent à son de Trompe sur les Places : j'honore les tréteaux par un dévouement plus rare et plus sublime ; je donne la vie à la pensée , j'anime , je crée , comme une seconde fois , les créatures matérielles , j'égale le Soleil , si je ne le surpasse , parce qu'il ne fait pousser que des laitues , moi je grandis les hommes comme des Géans.

En outre , j'ai des Opiats qui guérissent de la déman-gaison de parler , et des Pilules purgatives pour se débarrasser de ceux qui incommode la Société. (*Il montre des fioles , des petits paquets.*) Ainsi , mes compositions déterminent les qualités et les jouissances de l'espèce , puisqu'elles règlent la volonté , le silence et la liberté. Voilà sans contredit le plus précieux don qu'un homme inspiré du Ciel puisse offrir à l'humanité. Aussi , Messieurs , Mesdames , je ne vous demande point d'argent , mais ayez soin d'en avoir dans vos poches , et d'y laisser fouiller l'Excellence Basile ici présent , vous aurez mon Baume *super intellect* , et moi avec mes Gardes j'irai boire où il me plaira.

LA MULTITUDE *en levant les bras.*

A moi, à moi, à moi....

LE BACHELIER.

Patience, patience, contenez-vous.

PREMIER FOU.

S'il vous plaît, Monseigneur, je veux être Ministre?

LE BACHELIER *donnant un petit rouleau.*

Voici pour être Ministre.

DEUXIÈME FOU.

Que je sois, Orateur, Excellence?

LE BACHELIER *ibid.*

Soyez Orateur.

TROISIÈME FOU.

Je veux être Virgile?

LE BACHELIER *ibid.*

Voilà pour une Énéide.

QUATRIÈME FOU.

Par bonté rendez-moi Financier.

LE BACHELIER *ibid.*

Soyez content, prenez ces chiffres.

Pendant cette distribution de petits rouleaux, Basile fouille dans la poche de ceux qui les reçoivent, et compte l'argent qu'il en tire.

CINQUIÈME FOU.

Avez-vous le secret de faire une bonne moutarde?

LE BACHELIER.

Voici pour la moutarde. *Encore par ici pour un autre....*

TOUS LES FOUX *pressans les bras en l'air.*

A moi , Monseigneur , Monseigneur , à moi Don Claude....

LE BACHELIER.

Bellement , bellement , je n'y tiens pas , soyez tous heureux (*il jette tous ses petits Papiers.* Je me ruine , mais je suis bon.

Des Foux se montrent leurs Papiers.

PREMIER FOU.

Bombarde m'écrase si c'est autre chose qu'un Alphabet.

DEUXIÈME FOU.

Non , non , c'est du grimoire.

TROISIÈME FOU.

Je n'y connois que des Lettres.

QUATRIÈME FOU.

Moi je ne sçais ce que c'est.

PREMIER FOU *au Bachelier.*

Ah , pardon , Monseigneur , si nous vous prions de nous expliquer l'usage de ce Papier.

LE BACHELIER.

Voyez-vous que c'est un Alphabet ?

PREMIER FOU.

Oui Excellence.

LE BACHELIER.

Comprenez - vous qu'avec vingt-cinq lettres on fait tous les mots possibles ?

PREMIER FOU.

Oui Excellence.

LE BACHELIER.

Eh bien, vous avez tout mon sçavoir dans votre main : une Encyclopédie, un type universel d'Ouvrages.

PREMIER FOU.

Mais, Monseigneur, vous vous joué de nous.

LE BACHELIER.

Comment canaille, pensez-vous ce que vous dites ? Réfléchissez, s'il vous plaît. C'est un *a b c*. Mais peut-on perdre de vue l'*a b c* dans tout ce que l'on fait ? Je cours merveilleusement une carrière périlleuse dans le monde, j'ai des envieux, des ennemis, des compétiteurs acharnés à me tourmenter ; eh bien, pour changer leur jeu, je reste à l'*a b c* des affaires : je les réduis aux clameurs inutiles de me renvoyer à l'*a b c*. Il ne sçait pas l'*a b c* de telle chose, il ne passera jamais l'*a b c* de telle autre, et cent tortillages de même force dont je me moque. N'importent leurs manèges je les laisse autour de mon *a b c*. Il est de fait que le plus divin génie n'opère guère sans le hasard, et que le hasard faisant les trois quarts des événemens au monde, il est souvent assez stupide pour se tenir en deçà de la science de l'*a b c*. Je nargue les hommes à expérience. Je les méprise assez pour réduire à l'*a b c* tous les moyens de lumières qui suffisent pour les tromper et s'en moquer.

QUATRIÈME FOU.

Mais moi, Excellence, je veux devenir riche. Votre papier ne me présente que les premières unités en chiffres ?

LE BACHELIER.

Eh bien, bourreau, (*il nomme les chiffres,*) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, avec zéro le premier répété fait dix. Marie ces chiffres de tous les sens possibles, tu fais des sommes immenses.

QUATRIÈME FOU *d'un ton appuyé.*

Mais je veux être riche?

LE BACHELIER.

Dans tous les comptes retiens tout et ne rends rien: avec de la méthode d'un à deux, de deux à trois, ainsi de suite, la masse que tu possèdes à la fin devient énorme.

TROISIÈME FOU.

Permettez-nous de vous dire, Monseigneur, que vous ne nous montrez que des signes isolés pour écrire, énumérer.

LE BACHELIER.

Impertinent, avec des lettres on fait des mots, des mots tels qu'ils soient comportent des idées, les idées font l'esprit.

TROISIÈME FOU.

Votre progression est fausse: c'est l'esprit qui fait la lettre, et non la main qui conduit à l'esprit.

LE BACHELIER.

Lisez tous mes Écrits, mon Manifeste sur-tout, ils prouvent le contraire de ce que vous dites: car, il n'y a que des lettres sans esprit. Mais je perds mon temps d'expliquer ces délicates subtilités à des têtes vulgaires. Si vous ne croyez pas sur parole que ma méthode soit

Bonne, il me reste à vous persuader d'une manière tout-à-fait concluante. Hola, Gardes, sabrez ici ceux qui doutent que je sois un habile homme.

LES FOUX.

Pardon, mille fois pardon, Monseigneur. Vous êtes la lumière et la vérité même.

DEUXIÈME FOU.

(*A part.*) Voyons s'il sera moins mal-adroit dans sa manière de guérir. (*Haut.*) Excellence ? Voudriez-vous me dire un mot de la vertu de vos Opiats ?

LE BACHELIER.

Mes Opiats sont excellens pour arrêter les vertiges du cerveau, corriger certaines humeurs qui mettent la langue en mouvement, et la font parler plus qu'elle ne doit. La composition en est simple et facile. Un grain d'orgueil, trois de colère, une forte dose d'appréhension, avec un résidu de méchanceté, qui sert à l'amalgame. Vous brouillez le tout le plus vite possible, et vous le faites avaler au malade entre quatre fortes murailles, avec la précaution de le tenir à la chaîne et à une mauvaise nourriture. Son usage me fait infiniment d'honneur. Toute une Capitale s'empresse de l'employer. Je suis en correspondance avec les États de dix Provinces pour une livraison considérable.

TROISIÈME FOU.

Nous le croyons bien : et vos Pilules ?

LE BACHELIER.

Mes Pilules sont d'un effet très-prompt pour épouvanter et mettre en fuite ceux qui s'obstinent de déplaire

ou d'être suspects. J'en ai de simples et de composées. Lorsque la personne n'est pas à même de beaucoup résister, une lettre cachetée suffit pour la cure. Si la fierté, le droit, je ne sçais quel délire de raison rend le mal tenace, on magnétise d'abord à coups de sabre: une irruption de pierres, de pillages, d'horreurs crapuleuses, tirent le mauvais sang du malade, et le réduisent ordinairement, s'il n'a pris la poudre d'escampette.

TROISIÈME FOU.

Excellence, vous méritez d'être breveté par bien des Gouvernemens.

LE BACHELIER.

Baste, Gouvernement: J'en fais un moi-même. Depuis six mois je régne, et je guéris de manière que les Médecins politiques se donnent au diable, je ne leur laisse pas le moindre moribond à tuer. Enfin, ma réputation va si loin, que je partirai pour Venise et Constantinople si mes affaires ne tournent pas grandement en ce Pays. Je puis être certainement le bras droit d'un Despote.

PREMIER FOU.

(*A part.*) Du moins un de ses muets.

DEUXIÈME FOU.

Quelle sorte de crise opèrent vos Opiats, vos Pilules ?

LE BACHELIER.

Une crise assez forte, dois-je le dire. Des larmes, des menaces, des mouvemens de désespoir et de rage. Vous croyez bien que le compositeur s'en moque. Ce n'est pas une pratique comme la mienne qui redoute les inconvéniens d'une cure arbitraire,

PREMIER FOU.

Avec vos lumières et vos drogues vous gagnez beaucoup d'argent ?

LE BACHELIER.

Nous prenons par-tout Basile et moi sans y regarder : nous ne compterons qu'à la fin. Cessez les questions de ce genre : voyez quel Ministère je remplis , ma conduite s'explique.

PREMIER FOU.

(*A part.*) A coup sûr , voilà le plus intrépide gredin de tous les Insensés qui sont ici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, *quelques Foux surviennent en criant :*
O peine ! ô malheur ! Excellence.

LE BACHELIER.

QU'EST-CE, eh bien ! Quoi ?

TOUS LES FOUX.

O peine ! Excellence : venez faire un miracle !

LE BACHELIER.

N'est-ce que cela ? Sans toutes ces clameurs , parlez : comment le voulez-vous ?

UN FOU.

La Dona Naupi est dans de cruelles douleurs ;

LE BACHELIER.

Pour accoucher peut-être !

LE MÊME FOU.

Non pas, elle a cinquante ans.

LE BACHELIER.

Quelle en eût porté vingt, son enfant viendrait
comme Père et Mère.

LES FOUX.

O peine extrême, Excellence!..

LE BACHELIER.

Cessez votre train, canaille, parlez.

LES FOUX.

Une Dent, Monseigneur, qui fait mal.

LE BACHELIER.

Je suis capable de l'arracher.

UN FOU.

Voici le cas. L'Illustre Naupi (que vos deux Seigneuries honorent de leur amour) présidoit à une Assemblée de soixante Souverains, lorsque sa patience ne suffisant pas pour écouter les contes bleus, elle s'endormit de bout. De cette manière incommode de sommeiller, il en résulta un grand mal de tête à la Dona, que la sottise ensuite voulut guérir; de ce moment tous les Seigneurs perorent, se surpassent en idées insignifiantes pour faire entendre que la Dona souffre à la tête, ce qui est en vérité très-visible. Mais l'important de l'affaire est d'établir quelle partie se trouve la plus affectée. Vous sçavez à quel point le Congrès est alerte pour découvrir un principe, aussi toutes ces discussions sogrenues ne font qu'empirer le mal: entr'autres opinans, l'Excellence Durazo lâche une grossièreté si épouvantable,

qu'une tumeur survenue à une des gencives de la Dona en est ossifiée sur le champ. Voilà une singulière monstruosité créée par la bérise.

LE BACHELIER.

Que j'extirperai habilement, je ne fais que cela tous les jours.

LE MÊME FOU.

L'opération sera difficile ?

LE BACHELIER.

Laissez-moi faire. Cette tête (*en se touchant le front*) voyez cette tête..... Laissez, laissez.....

LE MÊME FOU.

Mais toutes les Excellences s'acharnent à soulager la Dona ?

LE BACHELIER.

Qu'elles s'arrêtent ? Rarement ceux qui commettent le mal ont le talent de le réparer. Faites amener la malade dans cette place : qu'elle soit escortée par tous les Souverains, tous les capables en *elges* ou en *giques* ; et à la face de l'Andalousie entière, je les confonds par un prodige.

LE MÊME FOU.

Votre ordre éclate rapidement, Monseigneur. Voici l'accident en personne, et ses fauteurs.

LE BACHELIER *se rengorgeant affectant un air capable.*

Tant mieux nous n'attendrons point : j'opérerai avec ma première chaleur.

SCÈNE IV.

LES MÊMES. DONA NAUPI, *accompagnée et soutenue par des Foux, la tête appuyée, enveloppée, un air malade. On l'assied au milieu du Théâtre.*

LE BACHELIER *d'un ton de Maître et dur.*

E H bien, illustres Imbécilles, vous faites donc toujours des sottises ?

LES FOUX *de la Dona.*

C'est sans le vouloir.

LE BACHELIER *montrant la Dona.*

Mais à certaines mésaventures l'intention est de la partie ?

BASILE.

Vous mériteriez que nous vous abandonnassions à toutes les extravagances de votre esprit.

LES FOUX *avec une démonstration humble.*

Nosseigneurs !

LE BACHELIER.

Aux sentimens de votre mauvais cœur.

LES FOUX.

Nosseigneurs !

BASILE.

A l'incohérence de votre orgueil.

LES FOUX.

Nosseigneurs !

LE

(89)

LE BACHELIER.

A la rage de votre aristocratie.

LES FOUX.

Ah , Nosseigneurs !

LE BACHELIER.

A votre fièvre d'indépendance.

LES FOUX.

Nosseigneurs !

BASILE.

Aux tremblemens convulsifs de votre autorité;

LES FOUX.

Nosseigneurs ! Nosseigneurs !

BASILE.

A l'épilepsie désespérée de vos proscriptions;

LES FOUX.

Nosseigneurs !

LE BACHELIER.

A la peur que vous avez des Revenans;

LES FOUX.

Ah , pardon , pardon , Nosseigneurs !

BASILE.

A la vengeance inévitable de tous vos Frères que
vous opprimez lâchement , après les avoir trompés.

LES FOUX.

Nosseigneurs ! cessez , nous périssons !

LE BACHELIER *se promenant de long et de large avec beaucoup de morgue : regardant les Foux sous le nez.*

Beaux petits Messieurs , vous travaillez fort bien : vous allez plaisamment : il n'y a qu'à vous abandonner la bride sur le cou. Butors ! voyez ce que vous avez fait. (*en montrant la Dona.*) Heu. Je vous avalerois comme une barrique de Hougarde , et je vous rendrois de même. Morbleu !.... *frappant du pied , montrant le poing : (d'un ton radouci)* Serviteur , Dona : ma douce et tendre Amie : voilà bien du malheur ? Nous le réparerons , Basile et moi. Une autrefois ne vous exposez plus à conseiller une còhue.

DONA NAUPI.

Je ne regrette pas de perdre la tête pour ma Patrie. . .

LE BACHELIER.

Votre générosité est noble , mais à une femme il faut qu'il reste quelque chose.

BASILE.

Dona Naupi n'avoit plus que cette extrémité de supportable ?

DONA NAUPI.

Hélas , depuis que vos Excellences partageoient mon cœur.

LE BACHELIER.

Qu'elle vous reste en bon état : une femme sans tête ne s'est jamais vue , encore moins la Maîtresse de deux grands Ministres. Supportez votre mal un instant ! il faut préalablement que je punisse les Endormeurs par la confusion d'eux - mêmes. Approchez Bruno , Benoît , Godefroid , Hova , Limingo , tous Inquisiteurs , Barons

et Vilains , qui mettez l'esprit rêver en l'air , de façon à le faire partir de la cervelle. Dites-moi , assemblés ou en particulier , vous n'êtes donc pas sûrs d'avoir le sens commun ? De vous conduire dans une action de manière à mériter des approbations ?

LES FOUX.

Non, Excellence.

LE BACHELIER.

En ne sachant pas la plupart du temps ce que vous faites , si ce n'est de brouiller , diviser , et persécuter ; votre intellect ne comporte donc point de prudence , ni de prévoyance ?

LES FOUX.

Non, Excellence.

LE BACHELIER.

Conséquemment la précaution vous impose une urgente formalité. Levez tous la main. (*Ils lèvent la main.*) Jurez , et faites serment envers les uns et les autres de ne rien divulguer des millions d'inconséquences que vous êtes à même de commettre. Sur-tout d'empêcher que le moindre intrus s'immisce dans vos délibérations et dans vos intérêts.

LES FOUX.

Nous le jurons.

LE BACHELIER.

Jurez de maintenir l'ancienne rubrique de *pécher en eau trouble*, et d'envoyer au diable les raisonneurs , et tout Être sensé qui criera après vos vexations , votre cupidité , vos abus de pouvoir.

LES FOUX.

Nous le jurons.

LE BACHELIER.

Jurez de soudoyer de vils satellites, de mettre sous le poignard de la canaille, d'accabler de toutes les horreurs possibles, tout honnête homme en état de fronder votre conduite en sagesse de cause.

LES FOUX.

Nous le jurons, nous le jurons.

LE BACHELIER.

A-présent très-inconsidérées et piteuses Excellences, vous avez besoin d'un miracle. Ouvrez la bouche Dona ? (*En arrachant la tumeur.*) Proficiat. Voici le résidu des ballourdises dont vous avez été capables.

UN FOU.

Cette dent, Monseigneur ?

LE BACHELIER.

Dites plutôt cette monstruosité qui vous semble ossifiée. Touchez-là Basile.

BASILE *recevant la dent qui n'est autre chose qu'un petit papier roulé dans la forme.*

Elle est très-maléable, susceptible de déroulement. Son intérieur doit être curieux.

LE BACHELIER *avec assurance.*

Voyez-le.

BASILE.

... des... caractères ? Des lignes tracées, Miracle, miracle.

LE BACHELIER.

Lisez, lisez

BASILE.

En effet, miracle (*il lit* ,) *Traité d'union ou Confédération des États-unis.*

TOUS LES FOUX.

Miracle, miracle, miracle, miracle.

LES INQUISITEURS.

Nos prières ont tout fait.

H O V A.

Galante Dona, votre dent étoit donc le creuset où notre capacité devoit se fondre ?

LA DONA *développée et debout.*

Dites plutôt la vive force qui devoit la marteler. Je vous ai tous vus, entendus, appréciés : comme l'on dit malignement encore vous êtes tous tombés sous ma dent, et les vaporeuses émanations de votre génie ont causé l'excroissance qui va amuser l'univers.

LE BACHELIER *marchant et s'éventant de son mouchoir.*

Je crois que quand un talent supérieur a fait l'extraction d'un *Traité d'union*, il n'y a plus d'amputations bizarres et de mauvais sens, qu'il ne soit à même d'entreprendre.

H O V A.

Sans doute, Excellence. Vivat, vivat le Bachelier Claude, le sçavant Basile.

U N F O U.

Qu'avec des transports immodérés on leur élève des statues ?

LE BACHELIER *avec une modestie risible;*

Non, mes Amis: pendez-moi seulement à votre boutonnière, en attendant que le sort m'élève plus haut. Promenez par les rues si vous voulez scandaleusement mon image. Votre reconnaissance doit avoir quelques degrés.

LES FOUX.

Chapeaux en l'air. (*Tous les chapeaux se lèvent.*) Vivat le grand Homme. Vivat, vivat.

LE BACHELIER *fort réjoui.*

Cela est très-bien, je ne pouvois pas terminer ma séance publique avec plus de gloire. Allez, mes braves Concitoyens, vous réjouir avec vos maîtresses, si vous en avez, ou bien couper les oreilles aux audacieux qui ne voudront point à mon nom fléchir le genou. Répandez ma renommée dans tous les taudions de la terre, apprenez à la crapule du monde entier qu'à la vie et à la mort je suis pour son bonheur et sa licence, toujours à l'image Saint Jacques, ou dans la Rue aux Choux. Dona? Entre Basile et moi, représentez une Confédération en miniature. Gardes, faites place.

LES GARDES.

Place, place, place...

TOUS LES FOUX *par acclamation générale, les chapeaux en l'air, suivant le Bachelier, etc. et battant des mains.*

Vivat, vivat, bravo, bravo, vivat...



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISIDORE ET PÉTRONILLE *assis dans
le Cabinet ouvert sur la Cour des Foux.*

ISIDORE.

JE suis enchanté de votre générosité envers Malaga
vous lui avez pardonné ses torts.

PÉTRONILLE.

Dites , ceux des circonstances , mon cher Oncle.
Malaga sans état , et Pétronille sans fortune , devoient
être quelque temps le jouet des hazards. Le sentiment
avoit conçu l'amour , l'expérience l'a consolidé : au moment
de nous retrouver nous avons le plaisir d'applaudir les
événemens qui ont épuré notre penchant.

ISIDORE.

La sage raison que vous joignez à l'ardeur d'appartenir
à Malaga , vous fait paroître intéressante à mes yeux
comme toutes les femmes devoient être. Il n'est d'abord
qu'une jeune fille pour s'attacher vivement...

PÉTRONILLE.

Préférez ensuite un engagement où la réflexion peut
agir : l'amour n'est heureux que lorsque la vérité naïve
a guidé la confiance , et qu'une femme au fait d'elle-
même sçait penser au bonheur d'un homme.

ISIDORE.

Je conviens que toutes les personnes extérieurement agréables ne sont pas propres au mariage. L'air et la beauté sont bien ce qui engage...

PÉTRONILLE.

C'est le cœur et la vertu qui acquittent l'obligation.

ISIDORE.

Vous dites bien. Les qualités seules font le plaisir de cet état, et ce plaisir est indépendant des convenances et du calcul. Réellement si l'on ne s'épouse pas un peu pour la satisfaction d'être ensemble, on ne s'abuse jamais sur la monotonie d'y vivre, on se supporte d'abord assez, mais la patience diminue, l'envie arrive, l'exigence, le dégoût, les reproches, et rien n'est plus déplorable le reste de la vie que l'identité civile de deux Époux qui se détestent. Mais, dites-moi Pétronille, la manière de se marier est-elle changée depuis vingt ans? Comment s'y prend-on à cette heure?

PÉTRONILLE.

A-peu-près comme un Négociant éloigné qui veut trouver de la Marchandise. On s'adresse à un Agent, l'échantillon indique l'objet, il se pèse, se mesure, et on l'expédie.

ISIDORE.

Que me dites-vous-là!

PÉTRONILLE.

Oui, le mariage n'est plus qu'une affaire, où la femme est le passif à-propos d'arranger un contrat, d'embourser une dot. Certains hommes nous méprisent assez pour ne nous regarder que comme l'étiquette du sac.

Les femmes méritent-elles ce malheur ?

PÉTRONILLE.

Assez généralement. Adonnées à toutes les frivolités possibles et à un luxe ruineux, les personnes du sexe ne mettent plus que dans les dehors et l'ostentation, le mérite propre à les faire valoir : je ne sçais quelle indifférence fait négliger l'éducation la plus commune. Exceptez le tatillonage de l'âge, l'esprit des Demoiselles est aussi nul que celui d'un enfant : corvée n'est pas plus pénible, pour un homme instruit, d'avoir à le supporter en conversation, bien loin de s'engager à le former.

ISIDORE.

De mon temps les femmes s'appliquoient aux talens, lisoient, se meubloient la mémoire de bonnes connoissances : aussi leur société étoit gaie, enjouée, pleine d'agrément, et le plaisir de les fréquenter faisoit une nécessité de les revoir sans cesse. Du moment que l'inclination d'un homme étoit fixée, le plus vertueux amour donnoit le jugement en garantie du choix ; l'on se marioit, parce que l'on s'aimoit, que l'on se méritoit, et que l'estime publique l'approuvoit.

PÉTRONILLE.

Cette méthode n'est plus que d'exceptions bien rares,

ISIDORE.

Je crois entendre Malaga de retour de sa toilette ?



SCÈNE II.

LES MÊMES, MALAGA *en habit de Cavalier.*

MALAGA.

ME voici dans un costume décent, et tel que doit l'avoir l'ami de Don Isidore et l'Époux de Pétronille.

ISIDORE.

Tu touchois au terme de tes travaux en arrivant à Séville. C'est donc pour l'amitié comme pour l'amour, que tu prends les dehors d'un homme estimable et indépendant. Sois mon égal et mon Neveu en toutes choses, voilà le desir de ma reconnaissance.

MALAGA.

Heureusement que ma métamorphose échappe aux gens à préjugés.

ISIDORE.

Qu'importeroit alors la subtilité des sots ? Sois toujours honnête homme : du reste, l'habit n'est rien avec cette qualité. Qu'avons-nous fait aux Indes, qu'y sommes-nous devenus ?

MALAGA.

Ce que nous avons pu.

ISIDORE.

Eh bien, voilà la solution des critiques absurdes. Le Notaire est-il ici ?

MALAGA.

Dans l'Appartement déjà rédigeant le Contrat.

Rejoignons-le. J'ai plus d'un article à lui dicter, tandis que mon Frère est détourné un instant. Je veux le tirer d'ici. Partageant ma fortune entre vous et lui, il ne fera pas dit qu'il achève sa vie dans un Hôpital.

PÉTRONILLE.

Quelle est votre bonté pour moi, mon Oncle....

ISIDORE.

Point de remerciemens, je vous en prie.

Isidore et Pétronille entrent dans l'Appartement.

MALAGA prêt à les suivre se tourne vers la Cour.

Mais j'apperçois Don Thomazo ? Je l'attends.

SCÈNE III.

THOMAZO, MALAGA.

THOMAZO *revenant de voir les Foux.*

TOUT va au mieux.

MALAGA *sur le Perron du Cabinet.*

Vous rentrez content, je le vois à votre air.

THOMAZO.

Parbleu, je vais signer l'entrée ici d'un Fou qui est plus éveillé que les autres. Pour peu qu'il soit toujours le même, je le prendrai dans mes promenades du matin. S'il n'a pas de poulets à remettre s'entend ?

MALAGA.

Le meilleur a été à son adresse, Monsieur Nunès,
Convenez que ce jour a été prodigieux en découvertes.

THOMAZO.

Certainement. Un Frère retrouvé pour moi, un Amant
pour Pétronille, un Mariage baclé sensément en huit ou
dix heures, en vérité il n'y a point d'aventures de ce
siècle aussi rapides.

MALAGA.

La vie est un songe, mon nouvel Oncle ?

THOMAZO.

Je dirois plutôt l'amour, mais vous n'en conviendriez
pas. Où sont donc Isidore et votre Future ?

MALAGA.

A exposer au Notaire les moyens de vivre dans le
Mariage autrement que de soupirs.

THOMAZO.

Bonne précaution : car l'Hymen ne va jamais sans
l'appétit et les besoins. Allons les trouver Malaga. J'ai
aussi mon présent de Noces à faire.

MALAGA.

Beau débat ! trois générosités qui vont se disputer.

THOMAZO *se retournant.*

Qui vont....

MALAGA.

Suffit, avancez, s'il vous plaît.

Ils rentrent.

SCENE IV.

LE BACHELIER *arrive péniblement , l'air triste , les bras croisés , tout absorbé dans les réflexions.*

JE succombe aux remords et à l'inquiétude ! mes esprits se troublent , la fièvre me consume , je me sens périr... Quel effrayant retour la vérité fait en ce moment sur toutes mes actions ! nul prestige de vanité n'en pare l'horreur : elles sont nues , hideuses , exécrables , et je les repousse loin de moi avec l'aversion qu'elles ont dû inspirer. Qu'étois-je , et qu'ai-je fait ? Rien que de misérable et de lâche ! Honoré par le préjugé public d'un Patriotisme que je ne sentis jamais pur , je me chargeai du destin d'un Peuple entier , moins par le sentiment de sa délivrance , que par la basse haine , la dévorante cupidité , et la piroyable envie d'élever mon orgueil sur un plus grand orgueil encore. Que deviennent en ce moment , ces entreprises criminelles et ténébreuses pour rendre la vie , la fortune et l'état politique de mes Concitoyens , le marche-pied de mon ambition ! Toutes mes caresses perfides , mes faussetés , mes violences , ont été continuellement la prophanation des droits humains , et la preuve sanglante que l'enfer ne m'a vomi sur la terre que pour être un sujet de crimes et de fatalité. En vain une cabale intolérante et sacrilège a guidé mes forfaits en prétendant les sanctifier : (*Pendant ce Monologue il s'assied.*) l'erreur se dissipe au bord de la tombe , et rien de mensonger n'empêche la justice humaine d'apparaître à mon esprit , dans la pureté de son essence.

et la clarté de son acception. Je suis confondu, anéanti, par l'évidence de mes funestes folies, et du fougeux despotisme que j'ai voulu établir sur des hommes indécemment abusés. Sans autres guides que la vengeance, et le frivole desir d'affecter les dehors de la majesté, j'ai perdu mon pays, entraîné mes frères dans un abyme de calamités et de malheurs. J'ai exposé le sang de l'innocence après l'avoir égarée, et les torches et les poignards à la main, ç'a été sur les corps des miens que j'ai prétendu donner des fers à ma Patrie, jeter le cri de l'audace, et proférer le vœu de l'usurpation. Qu'étois-je et qu'ai-je fait ! A cette pensée tout se soulève, prévaut contre moi, et m'accable. Ma méchanceté, mon impéritie, ma superbe, ma crapule, tout anime le regret de s'être trompé, et c'est sous les coups de la rage et du désespoir que j'expire et que je finis ! Est-il assez de haine pour outrager ma mémoire, de blâmes et de mépris pour l'avilir ? Quelle opposition de la vindicte indignée à ces honneurs dégoûtans, à ce culte scandaleux, où mon effigie barbare, vénérée en triomphe par d'infâmes bourreaux, sembloit être le *Palladium* d'une Cité éperdue, sans Loix précises que les caprices de ma défiance, et les accès de mon amour propre. J'ai pu applaudir cette ridicule démonstration, sourire aux louanges grossières de vils esclaves, les salarier même pour m'exalter dans la plus épouvantable licence ; moi, homme de néant, sans titre, sans mission légale et politique ! moi, ambitieux, insensé, forcené, sans droit personnel, sans supériorité morale, voulant asservir mes frères, mes égaux, les dépouiller, les assassiner, sur la seule désapprobation de mon usurpation affreuse ! O terre ! engloutis-moi ; redonne à la fange le reste du

limon des Cromwell et des Catilina : dérobe, s'il se peut, à tous les siècles mes actions horribles, le fléau de mon existence.

Je sens couler sur mes joues les premières larmes du repentir, mais déjà s'échapper l'instant de raison qui m'a découvert toutes mes souillures... Maladies de l'esprit et du corps confondez - vous donc, et délivrez - moi du danger de retrouver mon jugement et mon être.

*Peu à peu bourré par les remords, il s'affaisse
et s'étend sur le banc.*

SCÈNE V.

LE BACHELIER, BASILE.

BASILE, *quelques Papiers à la main, d'un air inquiet,
sans voir le Bachelier.*

Je ne sçais quelle affreuse renommée répand contre nous les sarcasmes et les outrages. Mille plumes acérées par la justice ou la méchanceté révèlent les principes secrets de nos actions, notre hypocrite popularité ne masque plus l'insidieuse ambition. Qui s'attache ainsi sur nos pas, ou devine tous nos desseins ? Mes discours ne rassurent plus, mes entreprises inquiètent, ma présence excite le frémissement, tout gronde, tout s'enflamme, de sorte que ma fermeté s'épouvante, que j'appréhende un événement fatal. (*Apperveant le Bachelier.*) Tu dors Bachelier ? Lis cette feuille blanche.... cette correspondance infernale, et crève sous le poids de la vérité. Bachelier ? Bachelier ?

LE BACHELIER *sans remuer , d'une voix sépulchrale* :
Je suis mort.

BASILE.

A d'autres ce mauvais jeu. Tu parles encore ?

LE BACHELIER.

Cela ne fait rien : je n'en suis pas moins défunt.

BASILE.

Comment sans prendre congé de personne ?

LE BACHELIER.

Pardonne-moi. Mon ame reste encore un moment
dans mon corps pour te faire ses adieux.

BASILE.

Est-ce que tu en as une ?

LE BACHELIER.

Si méchante qu'elle soit. C'est un fait que le Diable
m'a découvert en séparant mes idées de mes affections
avec un bout de filasse.

BASILE.

Comment tu es mort pendu ?

LE BACHELIER.

Je le crois, c'étoit du moins l'opinion et le desir de
tout le monde.

BASILE.

Mais que fais-tu-là ?

LE BACHELIER.

Mon corps attend de toi les derniers devoirs, et la
complaisance de m'instruire de tout ce qu'on dit de moi.

BASILE.

BASILE.

Crois-tu survivre par tes actions dans le gracieux souvenir des hommes? Ah, mon ami, n'apprends rien et déloge au plus vite. Je serois le premier à t'accabler,

LE BACHELIER.

Ah traître!

BASILE.

Point d'épithètes. Tu as trompé, fait le mal avec une gaucherie, une incapacité qui devoient tourner contre nos intérêts. Si tu avois eu ma modestie, ma discrétte retenue,....

LE BACHELIER.

Dis ton hypocrisie scélérate. Quoi! dans notre parade tyrannique mes tours n'ont pas été aussi beaux, aussi brillans que les tiens?

BASILE.

Tu n'étois que le casse-cou d'une entreprise fort chatouilleuse. Je te poussois en avant des dangers pour les connoître et les éviter. Mon desir étoit bien l'avancement de moi-même, mais la sûreté mon principe et ma règle.

LE BACHELIER.

Cent fois attaché à mon Char, tu semblois agrandir mes triomphes.

Pendant ce Dialogue le Bachelier ne quitte pas sa position.

BASILE.

La canaille aimoit à te voir, tu te repaissois de gloriolle et de fumée. Je pouvois te mettre en action à mon gré, te conserver comme un instrument nécessaire,

H

LE BACHELIER.

Mais j'avois les dehors et l'honneur de notre révo-
lution.

BASILE.

Moi tous ses profits : ce qui est plus solide.

LE BACHELIER.

Coquin tu m'as joué.

BASILE.

Non, tu as joui dans toute la futilité de ton orgueil.

LE BACHELIER.

Tu me renies ingrat !

BASILE.

Des gens de notre trempe exigent-ils entr'eux des
vertus ?

LE BACHELIER.

Nous appurons nos comptes.

BASILE.

Et tu pars pour l'enfer !

LE BACHELIER.

Au moins quelques égards, Basile , pleure sur mon
corps, console mes amis.

BASILE.

Tes amis ! Où sont-ils ?

LE BACHELIER.

Au bruit de ma mort, ils vont se montrer, se désoler.

BASILE *riant.*

Ah, ah, ah, ah..... Qu'il est bon Claude le mort !

C'est une espérance que les honnêtes gens conçoivent à peine.

LE BACHELIER.

J'ai tant fait d'heureux, donné tant de places lucratives, répandu tant d'argent.

BASILE.

Tu entendas le cantique de tes protégés?

LE BACHELIER.

Attendons. Mais toi ne veux-tu pas mourir aussi?

BASILE.

Bon voyage Monsieur le Trépassé, je reste ici tant que je pourrai.

LE BACHELIER.

Tu m'as parlé des plaisirs de l'autre vie...

BASILE.

Comme à bien d'autres pour escamoter les moyens d'embellir celle-ci. *Je pense, donc je suis.* Mes principes d'existence tiennent à ce seul axiome philosophique.

LE BACHELIER.

Ne sens-tu aucun remords?

BASILE.

Foiblesses.

LE BACHELIER.

Homme matériel et faux, je t'abhorre.

BASILE.

Je veux cependant te rendre un petit service; voilà Dona Naupi qui vient: ma feinte douleur lui donnera

le moyen d'exhaler toute la sienne. (*Il prend son mouchoir et semble se désoler.*) O malheur !.... ô revers déplorable !... Le grand Bachelier n'est plus !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DONA NAUPI.

DONA NAUPI.

QUE dites-vous Basile ?

BASILE.

Celui que vous appeliez le Père immortel de la Patrie est pourtant mort ? Voyez.

DONA NAUPI.

Ciel, je suis perdue !... (*Après un petit silence.*) Soutenez-moi. La circonstance veut que je me trouve mal.

BASILE *la tenant sur son bras.*

Je regrette de vous causer une si vive douleur.

DONA NAUPI *d'une voix entrecoupée.*

De l'eau des Carmes, quelques grimaces, et tout est dit. (*Elle tire un flacon, se le met sous le nez. Le Bachelier lève la tête et témoigne à Basile un air satisfait, Basile repart d'un geste contraire.*) Il n'est donc plus cet imbécile ! (*elle se tient d'elle-même.*) Il a pu mourir sans rendre l'esprit ! je reviens et je respire : que de tourmens, de peines et de tracasseries finissent en ce jour. Mon intelligence et ma fierté n'auront plus à guider un Roi de carreau, à réparer ses lourdes sottises, et plus difficilement à les empêcher. Connoissez-vous son testament ?

BASILE.

Il n'en a point fait.

DONA NAUPL.

Il ne me laisse rien.

BASILE.

Pas une obole.

DONA NAUPL.

Ceci change la Thèse, Basile, et m'afflige tout de bon. Ma subsistance cesse avec Don Claude : cette seule peine est sans remède. Ah pourquoi m'être enivrée de pouvoir suprême, de l'orgueil dangereux d'un rang, d'une représentation dans le monde ! Le sort corrige l'impudente fortune, il me rejette dans la boue, et je disparois sans que l'on se ressouvienne que j'ai percé un instant le néant qui contenoit ma vie. Pompeuses chimères qu'êtes-vous ! Mon Equipage, mon Château, ma Cour, mes Grandeurs, tout est anéanti : je suis après un jeu magique une Cendrillon de cinquante ans, qui reprend ses guenilles. Misérable Dona, tu as sacrifié tes attraits, ton cœur, ta virilité : la confiance trompeuse t'a conduite sans bénéfice à l'époque de la vieillesse, vois ce qui te reste, rien que dénuement, les rides et le repentir. Mais vous Basile, vous mon Amant de nouvelle date, pour qui j'ai eu des attentions et de la tendresse, puis-je implorer votre secours, votre humanité ? je reste sans asile, sans moyens de vivre.

BASILE avec la confiance la plus hypocrite.

La Providence, Dona, la Providence.

DONA NAUPL.

Peut se servir de vous.

(110)

BASILE.

Non pas que je sente. En cédant à vos caresses j'ai commis de grands péchés. Le repentir veut que je vous fuie: vous êtes la cause de ma perdition.

DONA NAUPI.

Tu dis Tartuffe ?

BASILE.

Que le Ciel s'offenseroit de ravir aux pauvres l'argent qui deviendrait le salaire du libertinage.

DONA NAUPI.

Que je t'arrache les yeux homme de sang. Dois - je venger aussi cet imbécile que tu as conduit à sa perte.

BASILE.

Modérez-vous Dona, et concevez - moi. Vous avez une fille ?

DONA NAUPI.

Qu'à vous entendre tous deux, je devois marier à un Prince.

BASILE.

Eh bien, vendez-là-moi ?

DONA NAUPI.

A toi, monstre !

BASILE.

Mes écus ne seront pas si effroyables. Quand la concupiscence pique les grands chapeaux de ma sorte, ils sont généreux.

DONA NAUPI.

Allons, tu n'en m'as jamais rien donné.

(III)

BASILE.

Vous étiez vieille, Dona, la faveur étoit égale de parts.

DONA NAUPI.

Eh bien, le beau bijou, ne falloit-il pas rafoller de lui ?

BASILE.

Parlons de votre Fille.

DONA NAUPI.

Tu pousserois l'infamie jusqu'à conclure ce marché sur le cadavre de ton ami ? Tiens, il en frémit d'horreur.

BASILE.

Toujours rieuse et plaisante Dona Naupi. Nous nous reverrons.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES INQUISITEURS ET LES
EXCELLENCES *ivres, entrent en chantant.*

Et quequ'ça m'fait à moi
Quand je chante et quand je bois,

BRUNO.

AH, Madame notre Princesse, révérence de tout mon cœur.

GODEFROID.

Bon jour l'excellence noire ? Que faites - vous ici ?
Vous avez l'air rebarbatif,

Je pleure ce pauvre Bachelier...

DONA NAUPL.

Qui est mort.

H O V A.

Mort ivre. C'est le plaisir, Nous avons bu toute la journée sans pouvoir y arriver. Jamais Souverains n'ont tant travaillé pour régner d'une manière chancelante.

G O D E F R O I D.

En vérité, notre Duc en a une fameuse cuvée,

D O N A N A U P L.

Il est mort vous dis-je. Ne le comprenez - vous pas à nos larmes ?

G O D E F R O I D.

Vos larmes ne signifient rien , parce que les yeux d'ivrognes pleurent toujours.

H O V A.

Eh bien, le Bachelier Claude est mort.

S I M O N.

Tant pis pour lui , il n'y a plus qu'à l'enterrer.

D O N A N A U P L.

Vous regrettez sans doute l'instrument inconsidéré de votre haine et de votre présomption ?

G O D E F R O I D.

Par charité nous lui dirons quelques patenôtres. Il est mort !

LES INQUISITEURS ET LES EXCELLENCES,

Le pauvre homme.

GODEFROID.

Il est mort !

LES INQUISITEURS ET LES EXCELLENCES.

Le pauvre homme. (*Ils rient tous.*) Ah , ah , ah ;
ah.

GODEFROID.

L'inconséquent Don Claude ! c'étoit bien le champion
qu'il nous falloit ; mais en vérité pour l'honneur de la
probité et de la sagesse , qu'il ne soit pas dans l'autre
monde à leur compagnie.

DONA NAUPI.

Vous le méprisez après les peines de former votre
bizarre République.

H O V A.

Il n'a pas fait plus que nous. Manger , déraisonner ,
dormir , est-ce là faire quelque chose ?

DONA NAUPI.

Il a composé votre fameux Congrès , formé votre
Armée.

H O V A.

En vérité , l'un vaut l'autre pour se chauffer au Soleil.

GODEFROID.

Un Avocat , un Clerc , une... suffit pour traiter en
Conseil d'État , la Politique , la Guerre et l'Administra-
tion ! Vit-on jamais Ministère plus monstrueux ?

B R U N O.

Chacun son métier , dit le proverbe ,

DONA NAUPI.

Eh bien, en faisant le mien, je me suis exposée cent fois pour vous.

HOVA.

Tant mieux mamie, il vous en est revenu plus d'honneur. Assimiler à nos affaires une canaille de votre sorte...

DONA NAUPI.

C'est être plus susceptible de bassesse encore. Tirez d'ici superbes insolens : votre crasse ignorance fait la honte de la qualité. Rougis Basile, si tu peux, de tes Aristocrates.

BASILE.

Mon Dieu, patience. Patience. Je me suis trémoussé pour eux, mais j'ai palpé leur or : mon intrigue a touché son but.

DONA NAUPI.

De toute l'aventure je suis la seule qui n'ait pas assez volée.

BASILE.

Vous ne pensiez qu'à la bagatelle, Dona.

DONA NAUPI.

Vieille habitude, insurmontable. De toutes les espérances possibles, pouvois-je imaginer de venir Régente de dix Provinces.

BASILE.

De fait l'événement est prodigieux.

GODEFROID à Basile et à la Dona.

Vous vous querellez vous autres ? Sur ce cher défunt voilà de belles litanies.

H O V A *aux Inquisiteurs et aux Excellences.*

On ne vit pas avec les morts. Partons.

Ils sortent tous en chantant.

Gué, Gué, Gué, divertissons-nous,

Et faisons les Foux.

SCÈNE VIII.

BASILE, DONA NAUPI, DES GARDES,
DES BANDITS *armés de bâtons.*

BASILE.

VOICI les bons amis du Bachelier.

PREMIER GARDE *en frappant et faisant tapage
dès la coulisse.*

Notre solde, nos appointemens, de l'argent mille
bombes. Où est le Ministre ?

BASILE.

Modérez-vous, il est mort.

DEUXIÈME GARDE.

Il est mort, quel chien de tour !

PREMIER BANDIT.

Sans payer notre semaine ?

TOUS.

Il paiera, il paiera.

PREMIER GARDE.

Sur le pied où il nous a mis, il faut des fonds.

Pas deux liards. Voyez-le... (*en montrant le Bachelier éendu.*)

PREMIER BANDIT *au Bachelier.*

Comment tu décampes de ce monde sans compter avec nous ?

DEUXIÈME BANDIT.

L'ingrat ! il paiera, nom de tonnerre.

BASILE.

Il est mort, respectez son corps, honorez son trépas.

DEUXIÈME BANDIT.

Il paiera. Allons piller sa maison en attendant.

PREMIER GARDE.

Moi d'abord je vends sa carcasse pour faire un squelette.

DEUXIÈME GARDE.

Moi je vole ses habits.

PREMIER GARDE *montrant la Dona.*

Qui veut sa Maitresse, cette vieille Gaupe ?

DONA NAUPI *s'enfuit en criant*

Les infâmes. Au meurtre, aux voleurs, aux voleurs.

PREMIER BANDIT.

Dépouillons-le. Tire-toi... (*Plusieurs prennent le Bachelier par les quatre membres ; ils s'enfuient précipitamment au mouvement et à la voix du Bachelier.*) Il remue... Ahet?...

LE BACHELIER.

Arrêtez scélérats. (*en se levant avec feu.*) Je reviendrois au trente-sixième tartare pour réprimer cette audace.

Des Brigands sont-ils des amis ?

LE BACHELIER *retombant accablé sur son banc*

Quelle odieuse vérité brise mon cœur et l'entrouvre ! non , je n'ai plus d'amis : il n'en est point dans le crime. Vainement espérerois-je un retour d'affection , le sort avec mes noires ingrattitudes me sépare des hommes : en venins dégoutans il trace de toutes parts ma honte et mes outrages : il prévient que les rapports avec moi ne conduisent qu'à la proscription , aux souffrances , à la mort. Quelle furie implacable encore donne le signal des vengeances , et rassemble sur ma tête les opprobres et les flétrissures ? Puis-je dans cet instant de stupeur et d'effroi , entendre l'humanité expirante , demander d'arracher moi-même le poignard que j'ai enfoncé ? Quel service bon Dieu , il peint mes excès. Du fond des cachots , de l'exil des déserts , l'amitié toute sanglante déplore sa confiance , me dévoue à la justice des Nations , en faisant l'aveu terrible des secours généreux qui me sauvèrent dans l'adversité. Que de larmes j'ai fait répandre , que d'angoisses douloureuses j'ai causé ! Les âges , les sexes , les conditions , les fortunes , tout a été méconnu , persécuté , tout détruit : sans émotions , sans gratitude , mon cœur de bronze a émoussé les atteintes du sentiment et de la bienfaisance. Inébranlable , aveugle et sanguinaire , mon fol orgueil a dépassé les proportions du vice , jusqu'à faire un remords à l'homme sensible d'avoir été compatissant : et par quelle crainte abjecte ? D'être rappelé à une conduite modeste , à l'égalité de personnes plus méritantes que moi , à qui malheureusement mon faste et mes folies n'en pouvoient imposer. Hélas ! tout

se compense, quoique l'ingrat ne prévoio et n'appréhende rien: s'il confond les hommes et les moyens pour arriver au faite des Grandeurs, tout dégénère et s'affoiblit à mesure que la raison et la sagesse n'en dirigent l'emploi. Tel est le jour affreux qui se répand sur mes extravagances et mes tyrannies. Exécré chez les honnêtes gens, insulté de la populace, méprisé et ridiculisé par tout Être qui pense, et qui juge, isolé, à moi-même, sans appui, sans sûreté, je ne serois plus que le misérable Bachelier Claude souillant le jour et la nature de la vue de mon corps, du poids de mes forfaits, s'il n'étoit un tonnerre éternel pour frapper les têtes coupables. (*De son banc il tombe la face contre terre.*) Mourons!

SCENE DERNIÈRE.

TOUS LES ACTEURS.

Les Garçons viennent dans la Cour avec des Foux coiffés d'emblèmes caractéristiques de leur esprit.

PEDRO, premier Garçon, en frappant le Bachelier pour le faire relever.

QUE signifie cette Scène lugubre, où ce grand sot fait un nouveau personnage? Allons, relève-toi, change tes idées, égaie-les si tu peux. Et vous, Insensés, réjouissez-vous, prenez du mouvement, un air satisfait.

BASILE montrant le Bachelier.

Il se croyoit mort.

PEDRO.

Qu'il ressuscite en l'honneur de Mademoiselle Pétronille.

Si tu m'as compris Bachelier, la Nièce de Nunès se marie. La Fête exige que l'Hôpital ne soit pas triste comme il l'a été tout le jour avec ton impertinente République.

LE BACHELIER.

C'est en conscience revenir de trop loin pour un Mariage. Dona Pétronille se marie ?

PEDRO.

Oui Potentat de Cocagne. Il faut que tu chantes ou que tu dances avec tes camarades. Prends ces longues oreilles: sois coiffé à l'air de ton visage.

LE BACHELIER *avec douleur.*

Outrages sur outrages.

BASILE.

Je me suis toujours douté que l'événement finiroit comme il a commencé.

ISIDORE, THOMAZO, MALAGA ET PÉTRONILLE *sortant du Cabinet: rient en appercevant les Foux et les montrant au doigt.*

Ah, ah, ah, ah.

PÉTRONILLE.

Les bonnes figures.

ISIDORE.

Qui vient d'imaginer cette mascarade ?

PEDRO.

C'est moi, Don Isidore. L'esprit manque ici, je vous donne des bêtes. Néanmoins divertissement complet, Vaudeville impromptu, et branle de Foux.

Allons, pour mieux rire, nous en serons aussi.
*Tout le monde se range de manière que les principaux
Personnages sont au milieu.*

VAUDEVILLE.

Air : *Si l'on écouloit les Mamans, etc.*

P E D R O aux Époux.

VRAI compliment, flatteur hommage,
A la constance, à la beauté,
Qu'avec attrait l'amour engage
Pour l'hymen et la volupté.
S'il est vrai que le plaisir fonde
Ses ardeurs sur les sentimens,
Époux, vous serez en tout temps
Les plus heureux du monde.

M A L A G A.

Contens, dispos, pleins de jeunesse,
Coulant la vie et le loisir,
Nous mêlerons à la tendresse
Un peu d'art pour l'entretenir ;
Contraignant l'humeur vagabonde
Qu'on reproche à l'aveugle Dieu,
Amans, nous serons en ce lieu
Les plus sages du monde.

P É T R O N I L L E.

Ici ce n'est point la folie
Qui conduit, et trompe l'amour ;
La plus saine raison nous lie,

Pour

(121)

Pour bien choisir elle a son tour,
Le bon esprit en nous seconde
Le goût et l'intérêt d'aimer :
C'est ainsi qu'il faut s'épouser,
Pour jouir dans le monde.

ISIDORE.

Allons, Messieurs du Ministère, à votre tour. Bachelier
où es-tu ?

LE BACHELIER.

Moi ? toutes mes pensées sont moroses : faire chanter
un mort !

THOMAZO.

Par dernière singularité.

LE BACHELIER.

Vous le voulez ? Bouchez-vous les oreilles.

Si las d'être bien en ménage
Mauvais Agent doit vous brouiller ;
Appellez - moi , si - tôt je gage
De vous perdre , et vous ruiner.
Rien ne feroit que l'on en gronde
J'irois mon train impunément ;
Pour le mal je suis excellent ,
Le premier homme au monde.

TOUS LES ACTEURS.

Fort bien, fort bien.

MALAGA.

Bachelier ? Un autre couplet. L'esprit vous vient ?

LE BACHELIER.

Quand je suis trépassé ! Il est bien temps.

Par les hasards, et la rancune,
Voulez - vous guider un parti,

Sans nul talent à la fortune ,
Aller, courir, d'un pas hardi ?
Qu'en noirceurs votre cœur abonde ,
Trompez, volez, persécutez :
Quand les hommes sont divisés ,
On régné dans le monde.

ISIDORE.

Allons, malgré vous, encore des maximes ?

LE BACHELIER.

Non, non, mon Épitaphe.

Avec bassesse, avec audace,
Un instant j'ai vu la grandeur :
Graces soit à la populace,
Par elle je fus grand Seigneur :
Mais le destin qui toujours fronde
Le crime et l'usurpation,
Par vilaine opération (*)
M'a fait quitter le monde.

TOUT LE MONDE *rit.*

Ah, ah, ah, ah....

THOMAZO.

Maître Basile à ton tour.

BASILE *avec componction.*

Quel moment pour mon humilité.

Moi chanter ? Quelle irrévérence !
Le Ciel pourroit-il l'endurer :
Voyez mon air de pénitence,
Cessez, cessez, de me presser.
Autour de moi, hélas, je sonde,
Le péché s'attache à mes pas :

(*) Il fait un geste de cou qui marque la pendaïson.

Sans me damner aux Pays - Bas
Ne puis - je vivre au monde.

QUELQUES ACTEURS.

Le pauvre homme !

BASILE.

Long-temps cagotisme exemplaire
M'avoit donné fort grand renom :
L'orgueil vient, me fait Secretaire,
Et me voilà comme un démon.
Il n'est rien que je ne confonde,
Que j'oppose à mon Souverain :
Est - ce pour l'amour du prochain ?
Non : pour duper le monde.

MALAGA.

Résumez-vous pieux Orateur.

BASILE.

On a vu d'une sûre adresse
La raison me percer de traits,
Quand ma cabale vengeresse
Méprisoit tous les intérêts :
On a vu ma sotte faconde
De préjugés se soutenir :
Un jour tout cela dut finir,
Quel bonheur pour le monde.

THOMAZO.

A la fière, à la prodigieuse, à la spirituelle Dona ?

DONA NAUPL.

Bien me voilà, je n'hésite pas, rien ne me fait peur,

Méprisant toute convenance,
Par mon métier, avec éclat
Je me donnai belle importance :
Aussi j'osai régler l'État,

(124)

Selon mon humeur pudibonde
Tout alloit bien, tout alloit mal ;
On crioit ? Ça m'étoit égal,
J'éblouissois le monde.

M A L A G A.

De la superbe, de la coquetterie en Gouvernement !

T O U T L E M O N D E *rit.*

Ah, ah, ah, ah...

D O N A N A U P I.

Pour le scandale de l'Histoire
On citera mon nom obscur :
D'un grand Peuple on ne pourra croire
Que je fus le Despote impur :
Pour toute la crapule immonde
Je suis l'exemple extravagant,
Que femme du plus bas néant
Peut dominer le monde.

M A L A G A.

Terminons ces couplets de la même verve Républi-
caine.

A U P U B L I C.

Avec le masque de Thalie
Nous avons peint la vérité :
Des attrait de la Comédie
Embelli l'insipidité
D'un fait qui sur la terre ronde
Dix mois outragea l'équité.
Messieurs, louez avec bonté,
Notre Tableau du monde.

T H O M A Z O à ceux qui préparent le Ballet.

Un petit intervalle avant le Ballet. (*Aux Époux.*) Nos

Enfans ? Rentrons dans l'Appartement pour recevoir les Habitans du Quartier.

M A L A G A.

Je suis l'Époux de Pétronille, j'acquies deux Oncles, deux Amis, et le bonheur, tout cela n'est que l'affaire d'un jour. Certain Sylvio, insouciant, peut-être ne croit pas demain recevoir par son Rival l'adieu le plus accablant : en reviendra-t-il jamais de surprise ? Maudira-t-il assez son mauvais génie ? Compter en amour sur un cœur secrètement engagé, c'est compter comme les Foux de cet Hôpital : c'est hazarder son intérêt sur une apparence trompeuse, vouloir être confondu d'imprudence et de honte, quand le véritable possesseur se présente avec son Droit et la raison.

Dans les Troupes où il y a Ballet, on donne un Divertissement de Foux, dont le burlesque doit finir par chasser au derrière le Bachelier, Basile et la Dona Naupi.



CHANSON PAYSANNE

DU TROISIÈME ACTE.

Modérément.


Monsieur l'Bail - li nous fait venir i -
 nous n'sça - vons pas en vé - ri-té le
 ci pour sa - lu - er vos Ex - cel - len - ces :
 cas de nos bruy - an - tes ré - vé - ren - ces.
 Daig - nez Seigneurs mor - gué
 Nous l'ex - pli - quer par - dié car tout l'mond'
 rit de not' vil - la - ge N'est - il chez
 qui prennent
 vous de gens Not' é - pais et grotesque é - ta
 de bon sens
 la - - ge.



VAUDEVILLE.

Gracieusement.

Vrai com - pli - ment flat - teur hom - ma - ge
à la constance, à la beau - té, qu'avec at -
trait l'a - mour en - ga - ge pour l'hy - men
et la vo - lup - té s'il est vrai
que le plai - sir fon - de ses ar - deurs sur les
sen - ti - mens Époux vous se - rez en tout temps
les plus heu - reux du mon - de.



